Soixante centimes
LE NUMÉRO BI-MENSUEL

7e année

15 août 1896.
TOME XI. — No 77.

La revue blanche

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION
AUX BUREAUX
de **La revue blanche**
1, rue Laffitte

ADMINISTRATION
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE
ÉDITEURS
11, rue de Grenelle

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TÉLÉPHONE 14709.

La revue blanche

bi-mensuelle

RÉDACTEUR EN CHEF

Alexandre NATANSON

ABONNEMENTS

	(UN AN)	(SIX MOIS)
FRANCE	12 francs	7 francs
AILLEURS	15 francs	8 fr. 50

**L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés
25 francs par an.**

Collection complète des dix volumes de la revue blanche (1891-1896) : 87 fr.
Nos 1-5 : 5 fr. l'un ; nos 6-14 : 2 fr. ; nos 15-38 : 1 fr. ; nos 39 : 2 fr. ; nos 40-77 : 0 fr. 60

L'aventure

On trouve sur le pavé de Paris de vieux messieurs très propres qui n'ont pas l'air heureux.
En voici un.

— Vous êtes général, mon ami ?
— Oui, monsieur.
— De l'*ancien corps ?*
— Oui, monsieur, de l'ancien corps d'état-major.
— Cavalerie maintenant, hein ?
— Oui, monsieur, cavalerie.
— Belle brigade ?
— Dragons et chasseurs.
— Parfait, alors !
— Non, monsieur, ça n'est pas parfait. Lorsque le colonel Donop était directeur de la cavalerie au ministère de la guerre.
— Est-ce que vous vous amusez beaucoup ?
— Euh ! s'amuser beaucoup !... Je songe que je quitterai le service avec la plaque de grand officier.
— Vous êtes commandeur ?
— Du 17 juillet 1895.
— Alors vous serez divisionnaire ?
— C'est très probable. Si le ministre actuel restait ministre, ça serait fait d'ici huit mois. Il me connaît, mais... En tous cas, ça se fera. Et vous verrez que je prendrai ma retraite sous les plumes noires.
— Pourquoi n'auriez-vous pas les plumes blanches ? La limite d'âge ? « l'inexorable limite d'âge » ?
— Non, monsieur. J'ai cinquante-six ans. Je serai divisionnaire à cinquante-neuf ; j'ai le temps de remplir deux commandements de corps d'armée et d'obtenir à ce titre la médaille militaire comme M. le général Février et, après lui, MM. les généraux de Galliffet et Davoust, duc d'Auerstaedt. Je puis même commander devant quelque chose d'ennemi et être maintenu sans limite d'âge dans la première section de l'état-major général. Mais vous verrez...
— Je verrai quoi ? Vous êtes imposant à la tête de vos cavaliers. Avez-vous des décorations étrangères ?
— Oui, monsieur, les palmes d'officier de l'Instruction publique.
— Et ensuite, le Nicham ? le grand cordon ?
— Oui, monsieur.
— Vous avez fait la campagne de Tunisie ?
— Au contraire.
— Sainte-Anne ?

— Commandeur. J'étais très jeune. J'avais fait la noce avec un petit jeune homme bien soûl, bien blond. Il paraît que c'était un grand-duc...

— Le Christ du Portugal ? Isabelle la Catholique ? Saint-Grégoire ? Le Lion de Perse ? Le Mérite ?

— Pour qui monsieur me prend-il ?

— Quelque chose encore ?

— Les saints Maurice et Lazare. Grand-croix. J'ai été lieutenant-colonel, attaché militaire à Rome. Commandeur avec plaque de l'ordre de Takowo ; je dois vingt-cinq louis au roi Milan. Et l'étoile noire du roi Toffa. Des Annams et des Cambodges...

— Des campagnes ?

— Douze. Quatre blessures. Une citation à l'ordre de l'armée. Comme lieutenant. Au Mexique. Cinq citations à l'ordre du jour.

— La médaille coloniale ?

— Non, monsieur. J'arrivais dans le Sud Oranais à la pacification.

— Superbe alors ! C'est beau. Venez avec moi !

— Est-ce loin ?

— J'ai une voiture.

— Je « marche », alors.

Le sapin file bien et le général, en entendant le bruit sourd et rentré des roues, peut songer à toutes les prolonges d'artilleries d'ici et d'ailleurs.

— Vous êtes content de votre sort, mon brave ?

— Oh ! monsieur, vous savez, un général à Paris en ce temps, même si sa brigade ou sa division est à côté, c'est comme qui dirait un *prêtre habitué*, un de ces prêtres qui n'ont ni cure, ni bénéfice, ni paroisse, mais qui vont là, qui vont là-bas et qui finissent par trouver un petit coin d'ombre, quelque part, où ils entendent la messe humblement, en connaisseurs. Ces prêtres vont de temps en temps chez un chanoine, chez de vieilles dames, mais on les voit peu à l'archevêché. Nous, monsieur, c'est la même chose. On nous voit au cercle militaire, on nous voit chez les députés, on ne nous rencontre guère à la Place, chez le gouverneur de Paris et au ministère de la guerre.

— Et les vieilles dames, général ? Pardon ! les dames ?

— Ah ! les dames ! monsieur, on ne s'appelle pas Changarnier tous les jours.

— Alors quoi ?

— Alors on se promène, monsieur. On rêve à des permutations, à des changements de garnison et si les rêves se réalisent, c'est le même prix. On a une brigade à la caserne de Babylone, au Château-d'Eau, à l'Ecole militaire ? C'est le diable pour y aller et, tout comme les notaires, nous ne pouvons prendre l'omnibus : c'est seulement pendant la Commune que c'est permis. Et voir sa brigade ! pourquoi ? Pour une revue de détail — à notre âge ? Pour un simulacre d'inspection ? Et les parades d'exécution se font si rares ! Il faut loger

à l'Arc, naturellement, ou avenue Matignon, avoir un buggy, et, d'effets de bottes à effets de plastron, faire des dettes. Et ce sont toujours des députés à *rencontrer*, des conseillers municipaux à visiter et des bagues juives à baiser.

Le fiacre roule et gronde : c'est la place Vendôme.

— La place Vendôme, général. C'est ici que le 30 juin 1816 fut dégradé le maréchal de camp Bonnaire qui, à Condé, un peu par fanatisme napoléonien, un peu par mollesse, avait laissé tuer le colonel Gordon, parlementaire, par le lieutenant Miéton, aide-de-camp. Nous irons tout à l'heure au Luxembourg où on fusilla le maréchal prince de la Moskowa et nous allons côtoyer la Terrasse du Bord de l'Eau où des généraux qui s'appelaient le vicomte Donnadieu et le baron Canuel s'entretenaient à voix basse du comte d'Artois, de M. Decazes et de conspirations diverses. Général, général, ça ne réussit pas aux généraux, les conspirations. Et voilà cependant Saint-Roch, tout près, où le général Bonaparte sema des boulets, et voilà le fantôme des Tuileries. C'est la rue Saint-Florentin, à droite, où M. le prince de Bénévent dormit et nous trouverions, pas très loin, la défunte rue Saint-Nicaise. Mais, général, les généraux n'ont pas de chance. Avez-vous des désirs, des ambitions ?

— Oui, monsieur, découvrir le *Pastissier françois*, elzévier.

— Très bien. Mais vous ne le trouverez pas, mon ami : les généraux, ça n'a pas de chance. Voilà la maison de M. le général Jobey, qui disparut en des affaires financières avec application de la loi Bérenger, voilà un rez-de-chaussée qui connut M. le général comte d'Andlau, sénateur, et j'ai rencontré devant ce bec de gaz M. le général Caffarel, ancien commandeur de la Légion d'honneur. Ah ! général, aujourd'hui les généraux n'ont pas de chance ! Vous désirez le *Pastissier françois ;* je ne puis vous l'offrir : je ne l'ai pas et je ne sais pas où le voler. Et pourtant je voudrais vous demander de conspirer avec moi, d'agir pour moi, sans moi. Et que vous promettre ? Les généraux n'ont pas de chance !

— QUE MONSIEUR ME PERMETTE UNE QUESTION. QUI EST MONSIEUR ?

— RIEN. MAIS QU'EST-CE QUE CELA PEUT VOUS FAIRE ? Je suis celui qui vous nommera maréchal de France.

— Ah ! Monsieur, c'est une plaisanterie qui date. Si, en 1851, MM. de Saint-Arnaud, Magnan, Espinasse et Canrobert en sourirent et l'acceptèrent, ce fut par affection pour le prince Louis-Napoléon. On sortait à peine d'une, de deux, de trois révolutions où le sang n'avait pas été cher, où les barricades avaient poussé sous les charges de cavalerie et où, d'investissements en assauts, de sommations au tambour en escrimes à la baïonnette, de « halte-là ! » en feux de peloton, on avait eu tous les jeux guerriers, le jeu complet, le grand jeu, quoi ! Et les féeries de la conquête de l'Algérie étaient si proches ! Il fallait, Monsieur, des raisons pour monter à cheval. Et les raisons qu'on avait, c'étaient les raisons, les plus folles, d'aimer

sur sa poitrine les chocs de croix, d'aiguillettes, de colliers, les flirts des écharpes et des rubans et toutes les sensualités raidies à l'idée que de petites mains blanches (qu'on savait) se caresseraient, se meurtriraient aux étoiles glacées des lourdes épaulettes...

— Prenez garde, mon ami ! voilà de la mauvaise littérature ! Voilà du lyrisme de Saumur, de l'érotisme de Fontainebleau et de l'épithète de Saint-Maixent.

— Pardon, Monsieur. C'est que je me reporte à l'hiver de 1851. Hélas ! ces temps ne sont plus : on ne peut plus monter à cheval aujourd'hui. Ah ! Monsieur ! pour monter à cheval aujourd'hui, je donnerais tout. Il y a le Bois ? Mais combien il faut de bonne volonté pour imaginer derrière son galop le galop d'une brigade, les hommes dressés sur la selle, les bras raidis, les sabres superbes et tout « le sacré fourbi » de M. le général Zurlinden ! Et ça ne dure pas ! Des femmes à droite, des femmes à gauche, des landaus, des triplettes et les jurons des palefreniers en vestons clairs ! Ah ! monter à cheval et se précipiter, Monsieur ! Mais comment ? Demander un commandement aux colonies ? Avant d'arriver aux Hovas, c'est le mal de mer, c'est la dysenterie, ce sont des réflexions et des demi-remords et des hésitations. On remâche, on remarmonne, on rumine cent pages de *Servitude et Grandeur militaires* du capitaine comte de Vigny. Qu'on ait la guerre à la frontière, il s'agit d'atteindre la frontière. Et c'est, avant, la torpeur des wagons-lits, la torpeur inquiète des étapes, les préoccupations d'intendance, la crainte de rencontrer de mauvaises nouvelles, le souvenir des retraites notoires, toutes les anxiétés. Non, Monsieur, ce qu'il faut, c'est se réveiller parmi des cris et des coups de fusil, sauter à cheval, ta ta ta, comme en un cauchemar et se trouver, ta ra ta, dès le réveil strict, au cœur de la bataille, tout de suite, ra ta ta, les tempes en feu. Ce qu'il faut encore, ta... ta... ta..., c'est se lever silencieux et mener sa brigade silencieuse, ta... ta..., vers un morne palais. Ah ! mes désirs, mes rêves ! Voilà, Monsieur, tenez. Ce serait de redevenir colonel et de charger dix bonnes minutes, en un élan parfait avec une troupe parfaite — et de mourir, ta ra... Une balle au front, à gauche, n'arrêtant pas l'élan ! Et glisser de la selle, tout droit, tandis que les étriers s'accrochent aux semelles des bottes, aux éperons, et que le cheval va toujours, ta ra ta ta, ta ta ! »

— Vous êtes joyeux, mon garçon.

(Nous sommes place de l'Hôtel de Ville).

— Place de l'Hôtel de Ville, général. Est-ce un bon terrain pour charger ?

— Monsieur veut rire. Du sable, des refuges, des becs de gaz. Pas moyen de charger dix bonnes minutes !

— Et où y a t-il moyen de charger dix bonnes minutes.

— A Longchamps, Monsieur — et encore !

— Vieillard stupide ! Je veux un mouvement, une aventure, *l'Aventure*. Je veux une charge de ta cavalerie et de la cavale-

rie des autres et de l'infanterie aussi contre une autre cavalerie et une autre infanterie, contre du canon peut-être, contre le peuple — qui sait ? — contre le peuple sûrement. Vois-tu d'ici, vieillard, comment je pourrai amener toute cette canaille à Longchamps à cette fin et à cette seule fin que tu lui tombes sur le poil et que tu te rinces l'œil de la grâce de tes sabres, de tes chevaux et de tes casques ? Alors c'est pour ton plaisir, Subalterne, que j'aurai passé ma vie à m'embêter et que je veux ne plus m'embêter ? Il te faut un terrain, il te faut peut-être un décor ! Ah ! mon pauvre vieux ! Tu veux charger ? tu as pour charger la place de l'Hôtel de Ville, la place de la Concorde, un morceau de la place de la République, les grands boulevards, les boulevards extérieurs, le boulevard Saint-Germain, l'Esplanade, le Champ-de-Mars, la rue de Rivoli, toutes les avenues autour de l'Arc-de-Triomphe, les Champs-Elysées et la rue Lafayette. Eh ! eh ! il n'y a pas de quoi s'embêter. Mais c'est du luxe, général. Ce n'est pas là qu'il faut aller. Ce que tu auras, c'est des bombardements de vagues Sallandrouzes, c'est la tiquetonnerie des *Châtiments*, des fusillades rue Duperré et rue du Bourg-Tibourg, des égorgements rue Marie-Stuart et rue des Vinaigriers, deux boulets rue Sainte-Anne et un assaut rue Albouy. J'ai les dimensions : j'ai chronométré et supputé. Et c'est tout ce qu'il te faut. Marches-tu ?

— Mais qui est Monsieur ? qui est Monsieur ?

— Tais-toi ! Tu m'agaces. Veux-tu faire le coup pour ton propre compte ?

— Monsieur est cruel. Ce n'est pas que je refuse mais vraiment j'aime mieux les charges de cavalerie. C'est plus propre.

— Nous n'avons pas le choix. Tu tiens aux charges ? Travaille pour toi !

— Ah !

— Est-ce que Bonaparte ne travailla pas pour lui ?

— Grâce, Monsieur. Soyez sérieux, Monsieur. Est-ce que Bonaparte était un général ? Est-ce que Bonaparte était un militaire ? Que Monsieur se représente ! Que Monsieur se remémore les états de service de Bonaparte ! Un an ici, deux ans là et des destitutions et un passage dans la milice, des lectures, des songes ! Bonaparte, un militaire ? Un bourgeois, un héros, un civil en uniforme ! J'ai trente-huit ans de service, moi, Monsieur — et ça pèse. Rappelez-vous M. le général Boulanger : trente-deux ans de service lorsque sa vocation d'aventurier se révéla. Et dame ! son temps de service fit du tort à sa vocation : ça ne compte guère que pour la retraite. Les officiers ambitieux ne manquent pas, mais ils ont leur ancienneté dans le ventre — et ça les gêne. Voyez M. de Galliffet : son ambition devint du dédain, de la désinvolture, du désintéressement ; voyez M. le général de Négrier, ça devint la grand-croix de la Légion, ça devint des déceptions vis-à-vis du Conseil supérieur de guerre, voyez le général Pierron : ça devient de la sage stratégie, de la réserve, de la prudence, de la patience. Et quant aux colonels et aux chefs d'escadrons, ils sont — tous — au tableau d'avancement. Et nous ne demandons pas mieux que d'aller. Mais ou bien les soldats feront marcher les caporaux et ainsi de suite

(et ça n'est pas gai, ça, Monsieur), ou bien il nous faut un chef de file. C'est vous. Mais, au nom de l'état de siège, Monsieur, qui êtes-vous ?

— Vieillard, tu ne m'intéresses pas. Je t'ai dit qui j'étais. RIEN. Je suis N'importe Qui, tout le monde et personne. Je m'embête. Je trouve que j'ai fait de trop vieux os dans le présent état de choses et que j'en ai assez. Je trouve que j'ai le droit de m'embêter et de ne plus vouloir m'embêter. Et, à y réfléchir, je crois que j'ai une âme d'aventurier et qu'il me faut une aventure, l'Aventure. Mes titres à avoir le pouvoir, c'est de n'avoir pas de titres. Je suis le nouveau. Tu peux, si tu as de la rhétorique, m'appeler Catilina : ça ne m'épatera pas. Catilina était patricien, sénateur, que sais-je ? Moi, nib de nib ! Je ne sais pas porter l'arme et décomposer le mouvement. Mais prête-moi ta brigade et tu verras si je sais m'en servir. D'ailleurs tu es là. Ah ! mon pauvre vieux ! Je t'ai trouvé là, sur le pavé de Paris, qui t'embêtais. Je ne te cherchais pas et je te cherchais un peu. Je t'ai. Je ne sais pas ton nom et je n'ai pas besoin de le savoir. Quand je te quitterai tout à l'heure, je trouverai un autre vieux qui sera général et un autre encore et ils seront tous avec moi parce qu'ils s'embêtent. Vous ne marcheriez pas pour un autre général, à cause de son ancienneté, pour toutes sortes de raisons de boutiques, de saluts rentrés, fils d'archevêque, armes spéciales, arti fana, conscrits et tambour. Mais moi ! Un pékin qui n'est même pas officier territorial ! Ecoute, général, je ne te dirai pas que je suis la France et que je suis le peuple, que je me nomme Metz ou que je me nomme l'Avenir — en un mot. Je ne te ferai pas l'éloge de ce que le pays deviendra sous moi et ce que sera mon gouvernement parce que, n'est-ce pas ? j'ai cinquante-et-une chances contre quarante-neuf pour que mon coup ne réussisse pas, pour que tu ne reçoives pas ta balle au front, tu sais, à gauche, pendant la charge (parce qu'il n'y aura pas de charge) et pour que ça soit pour toi et pour moi Satory, le poteau. Et cette voiture qui ne va pas ! Ce qu'il me faut, c'est l'Aventure, c'est le coup ! Et qu'importe, le trône ou Satory ? Ça vaut le coup ! Et toi, n'est-ce pas, vieillard, ça t'est égal ! Qu'attends-tu de la vie ? La plaque de grand-officier et douze mille francs de retraite. Tu as des fils qui veulent entrer à Saint-Cyr et le petit qui veut être sculpteur, tu as deux filles que tu marieras à des officiers d'ordonnance un peu chauves qu'on retraitera comme colonels. Ah ! vieillard, que c'est peu intéressant ! Et je ne sais vraiment pas pourquoi je te fais l'article, tu étais décidé avant moi. Mais il fallait qu'on te le dise. Et j'ai trop parlé : tu n'avais pas besoin de tant de mots. Et c'est tout. Pardon, général, je descends. Un instant, je paie le sapin. Et maintenant merci, mon garçon. Rompez !

— Non, non ! Eh ! eh !

— Quoi ?

— Satory ! le poteau ! c'est de gros mots. Et vous disposez trop galamment de mes filles et de mes fils. Je n'ai pas d'enfants.

— Alors vous tenez à la vie.

— Si vous y tenez.

— Et ces désirs d'une balle au front, à gauche ?

— Comment vous dire ça, monsieur ? C'est de la littérature.

— Eh bien ! mon ami, mon couplet de bravoure tout à l'heure, Satory et le reste, c'est aussi de la littérature. Pourquoi avoir voulu jouer au plus fin avec moi ? Je vais être tout à fait sincère, je ne suis pas sûr de la moindre tiquetonnerie. Et il se pourrait que, l'aventure, ce soit une promenade lente, à cheval, à travers Paris. Et encore... Et ce sont vos étoiles de divisionnaire, tout de même — et le reste.

— Et vous êtes sûr de votre affaire à vous ? le trône ? tout ?

— Chut !

— Au revoir, monsieur.

— Au revoir.

Et là bas, là bas, de la pourpre tombe sur l'Arc de Triomphe — par baquets.

Ernest La Jeunesse

Un lapin chinois

Un homme qui doit follement s'amuser, c'est ce brave chinois dont on ignore même le nom exact, dont on connaît encore moins les titres et qui, tour à tour vice-roi du Pet-chi-li, Li Hung Tchang ou comte Li, au dire des soi-disants experts en protocole chinois, a su, depuis six mois, se faire trimballer, héberger, acclamer et regarder aux frais des empereurs, des rois, des reines et même des républiques. Si cet homme est au courant des habitudes européennes, il doit comprendre qu'il est en train de faire quelque chose de très difficile et de très rare. Il quittera l'Europe, convaincu de la supériorité indiscutable de la race jaune. Et il n'aura pas tort! Car a-t-on idée de ce qui a été fait de bêtises à cause de cet homme graisseux et laid depuis qu'il traverse l'Europe en silencieux Gaudissart?

Voilà un homme qui, officiellement ou non, peu importe, représente un pays avec lequel ont guerroyé tous les pays d'Europe, l'Allemagne excepté. Ce pays a été battu régulièrement et à plate couture. Mais, grâce à une conception bizarre, spéciale et chinoise, « ça ne comptait pas ». Ce n'étaient pas des piles, puisque les vainqueurs étaient des blancs. Arrive l'an dernier d'autres jaunes qui reprennent pour leur compte la tradition des blancs et battent les chinois à plus plate couture encore. Cette fois-ci la pile compte — elle était jaune ! Et les chinois de se dire : « Tiens, mais ces blancs ont du bon : si nous allions voir un peu ce qui se passe chez eux et essayer de leur soutirer leurs recettes ». Et l'on envoya Li avec ou sans Hung Tchang en Europe. Et les européens n'ont rien eu de plus pressé que de lui ouvrir toutes leurs portes, fenêtres et même caisses. On va leur vendre des armes, qu'ils vont nous payer avec de l'argent qu'ils nous auront emprunté ; on va leur donner des instructeurs, qui vont leur apprendre à se servir des dites armes. Et les choses suivront leur cours naturel, colonial, pourrait-on presque dire : les instructeurs seront renvoyés si les choses vont bien, massacrés s'ils ont de la guigne. Les chinois se feront la main sur leurs voisins et, un beau jour, comme ils ne rendront pas l'argent emprunté en Europe, les européens leur tomberont dessus, oubliant les excellentes leçons de stratégie qu'ils leur auront données, oubliant les excellentes armes qu'ils leur auront vendues et recevront à leur tour une pile aussi épouvantable qu'inattendue. Or, si au point de vue humanitaire et civilisateur, on a le devoir d'être toujours triste quand un peuple supérieur est battu par un peuple inférieur (voir les œuvres diverses et complètes des économistes distingués), quels sont les sentiments qui peuvent assaillir l'âme d'un sujet de

M. Félix Faure qui prévoit que ce sont ses compatriotes qui recevront la pile, puisque ce sont eux qu'on ne paiera pas, car c'est la France, fidèle à ses principes de civilisation, qui évidemment prêtera à la Chine l'argent dont elle a besoin !

Je vous le dis, en vérité, ce chinois doit se tordre, depuis qu'il a mis le pied sur le sol branlant de notre vieille Europe. Mais je m'imagine que son hilarité a dû être sans bornes pendant son séjour en France. Il devait se dire :

« Voilà des gens, qui se disent le peuple le plus spirituel de la terre, auxquels j'ai fait au Tonkin et ailleurs tout le mal possible. Je les ai combattus, mais je les ai surtout embêtés. (*Il a dû même dire autre chose, le bon Li, ce qui n'étonnera personne, puisque ses Dangeau parisiens n'ont pas laissé de nous faire connaître ses habitudes.*) Eh bien, non seulement ils ont empêché le japonais de m'asséner le coup de matraque final, mais encore ils m'acclament, ils me regardent avec admiration, ils restent bouche bée à écouter crier mes perroquets sur le boulevard. Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour eux ? Leur emprunter de l'argent, ça c'est entendu. Et puis ça ne leur fera pas plaisir, ils y sont habitués. Tous leurs amis leur empruntent de l'argent et leurs ennemis aussi. Leur acheter des fusils ? Non : ceux des Allemands doivent être meilleurs, puisque les Allemands ont battu les Français ; et ce M. Krupp est un si aimable homme, qui m'a fait conduire jusqu'à Paris dans son train, les Français ne s'en sont même pas aperçu. Et puis nous lui devons déjà pas mal d'argent, et puis il m'a promis de me faire donner des instructeurs par son empereur. Et ce que M. Krupp promet, l'Empereur le fait. Est-ce que le souverain ne l'a pas appelé un jour « mon fidèle allié et associé ». Non, les canons et les fusils seront pris en Allemagne — mais payés avec l'argent français. Les bateaux ? Je les commanderai en Angleterre — n'est-ce pas là que les Français vont en chercher quand ils ont à faire une guerre au loin, et ne sont-ils pas si contents qu'ils ont nommé président de la République l'homme qui a eu cette belle idée ? Et puis est-ce que ce ne sont pas les anglais qui ont vendu aux japonais les bateaux avec lesquels ils nous ont battus. Je leur en commanderai de plus grands, avec lesquels je battrai les japonais. Et pour les avoir vite, je les paierai comptant avec l'argent que les français me prêteront. Alors pas de bateaux ? Quoi alors ? »

Et le vieux chercha longtemps, jusqu'au jour où il eut une conversation longue et officielle avec M. Méline : ce jour-là il trouva, car il promit à notre ministre-président de lui demander plus tard d'envoyer en Chine quelques ingénieurs chargés d'appliquer dans une province nos procédés agricoles ! J'affirme que je ne plaisante pas, et j'ajoute même, pour être exact d'abord et pour calmer ensuite les inquiétudes que peuvent éprouver quelques âmes patriotiques toujours désireuses de voir la France briller en un rang digne d'elle, que Li Hung Tchang a également demandé à M. Méline de lui envoyer quelques échantillons d'engrais ! Si après cela nous ne sommes pas contents, c'est que nous sommes difficiles, et si l'on ne donne pas

au diplomate chinois le Mérite agricole c'est que nous sommes des ingrats !

Seulement, si nous sommes dans notre bon sens, nous avouerons en même temps que nous sommes des bons jobards de dépenser un million pour la réception d'un homme qui a toujours été notre ennemi et que nous sommes des imbéciles de fournir au peuple chinois les moyens d'écraser l'Europe tôt ou tard. Je sais bien que ce sera plus tard que tôt. Mais je sais aussi que si un roi a le droit de dire « après moi le déluge », c'est un droit que ne peut pas s'arroger une démocratie. On vient nous dire de supporter un tas de choses plus désagréables les unes que les autres aux seules fins d'assurer le bonheur de ceux qui viendront après nous. Et si nous faisons mine de protester, de dire que cela nous est égal, on vient nous conter les devoirs d'un peuple libre ! Eh bien, je demande si nous avons le droit d'assurer le malheur de ceux qui viendront après nous. Sommes-nous des Louis XV ? Alors je demande pour chacun de nous des Pompadour gratuites et des Parc-aux-Cerfs aussi laïques qu'obligatoires. Mais comme la morale, gratuite elle aussi, réprouve ces compensations, nous avons le temps de réfléchir. Et il ne faut pas une réflexion bien longue pour comprendre que nous n'avons qu'un devoir envers la Chine, c'est de ne pas l'aider à se refaire, c'est de l'empêcher de devenir assez forte pour nous chasser d'abord de l'Indo-Chine et pour nous tomber dessus partout où elle le pourra ensuite.

Je sais bien qu'on m'a raconté dans le temps que permettre au Japon de devenir plus fort que la Chine, c'est avancer d'un demi siècle la révolution sociale, en écrasant l'Europe sous les prix dérisoires auxquels le Japon, colonisateur de la Chine, pourra livrer à l'Europe même, les marchandises que l'Europe fabrique seule à l'heure qu'il est. Eh bien, j'aime mieux être ruiné qu'empalé — chacun son goût, n'est-ce pas ? — et je ne vois pas où sera le malheur quand on vendra à Paris les bicyclettes japonaises que l'on trouve déjà dans les *stores* de San-Francisco au prix moyen de 45 francs. Il y a une chose qui me console c'est que nous n'avons pas été stupides tout seuls ; nous avons fait comme les camarades européens, c'est vrai. L'empereur allemand a eu beau peindre « le Péril jaune », ses sujets n'en ont pas moins crié « Vive le chinois ». Mais cela ne consolera pas les petits enfants de M. Méline d'être battus aux côtés des petits enfants du prince de Hohenlohe. Et je suis sûr qu'en s'en retournant dans les Etats de l'empereur, son maître, Li Hung Tchang continuera à se tordre en pensant que tout sera bientôt jaune en Europe, même le rire !

JACQUES St-CÈRE

Vers d'amour en prose

I

Je t'aime durant la si longue journée, je t'aime durant la trop courte nuit.

Lorsque je ne te sens pas dans mes bras, je te crois enfuie.

Je veux te posséder toujours, entends-tu !

Je veux qu'à moi seul tu sois chère. Que seul j'écoute ta voix. Qu'aucun autre ne te sente à ses côtés.

Car tu es à moi et j'ai droit à ton être ; tu appartiens à mon âme comme à mon corps, je veux ton âme et ton corps.

Je te veux éternellement.

II

La tête inclinée, les mains jointes, tu demeures frissonnante devant ton miroir. Tes blonds cheveux tordus sur ta nuque à duvet d'or,

La lumière inondant tout ton svelte jeune corps.

Tu ne ressembles ni au marbre dur et mort ni à l'albâtre maladivement blême. Ta chair est rivale des calices des fleurs, si vivants, si blancs, si délicatement veinés.

III

Tu me tourmentes plus que tu ne le soupçonnes, même lorsque tu *cherches* à me faire mal.

Tu es le caprice éternel, et moi j'aspire au repos éternel. Tu flagelles mes nerfs par ton agitation, et ton esprit changeant comme un jour de printemps exaspère mon cerveau.

Pourquoi ne parles-tu pas ainsi que la source, paisible et monotone ? Ta moindre parole me met dans l'anxiété, l'incertitude est mon partage près de toi.

Tu es comme l'hirondelle qui voltige, allant et venant, sans jamais trouver le repos dans son nid.

IV

C'est pourquoi j'aime te sentir fatiguée, affaissée dans mes bras, demandant du repos.

C'est pourquoi j'aime à sentir ta tête penchée sur ma poitrine ; tu respires dans ces instants d'un souffle profond et doux ; calme tu t'endors.

Ainsi qu'un enfant, tes joues se colorent dans le sommeil, ta bouche s'entr'ouvre et, comme ses petits doigts se cramponnent au sein qui l'a consolé, tes mains s'attachent à mes vêtements et me retiennent.

Alors je m'incline vers toi, je baise tes lèvres chaudes et vivantes, et je rêve solitaire un sommeil éternel qui nous envahirait tous deux.

V

Jamais je ne t'ai plus aimée que lorsque tu souffrais ; silencieuse et satisfaite de sentir ma main dans la tienne, tu restais calme sous l'effleurante caresse de mes doigts sur ton front ; souriante malgré ton angoisse.

Parfois tes paupières s'entr'ouvraient une courte seconde, puis se refermaient doucement, ton regard ayant rencontré le mien.

VI

Je veux croire que tu m'aimes.

Sinon tu ne me verrais pas.

Je crois aussi que tu mens, car toutes les femmes mentent. Pourtant si je surprenais ton mensonge, je passerais mon chemin.

C'est pourquoi je tends sans cesse des pièges sous tes pas, et c'est pourquoi je les enlève toujours à ton approche.

VII

Si tu me disais : « Aujourd'hui tu mourras », je serais heureux de recevoir de toi la mort.

Seulement il faudrait que tu tinsses ma main tandis que les battements de mon cœur se ralentiraient ; tu tiendrais ma main, et, voyant s'éteindre mes yeux, tu couvrirais d'un baiser mon soupir agonisant.

Donne moi la mort, mais ne m'abandonne pas, car je ne puis vivre et te voir à un autre ! Savoir que tu livres ton corps aux caresses d'un autre, que ta voix résonne d'amour pour lui !

La torture rongerait mon âme, vile et lâche. Seule, ta pensée me hanterait, je verrais sans cesse l'enivrement de ton bonheur dans ces bras étrangers.

VIII

Je venais te dire adieu, croyant reprendre ma liberté.

Alors tu m'apparus, rayonnante comme un jour de printemps, dans un sourire.

Et plus ardent que jamais ton regard m'enveloppa et ta voix était claire ainsi qu'un rayon de soleil.

Et tes paroles étaient les paroles que j'aime ; plus que jamais tu m'appartenais.

Je venais te dire adieu, je voulais être libre. Je suis enchaîné jusqu'au jour où tu m'abandonneras, et si tu m'abandonnes, je serai à toi quand même.

IX

Tu étais venue chez moi. Je t'aidais à monter en voiture et, penchant la tête par la portière, tu souriais en me tendant la main, demandant : « Es-tu heureux avec moi ? »

Tu le savais, que je n'étais pas heureux. Mais tu ignorais que par toi mon âme n'était qu'un lourd et gris chagrin.

Le soir je m'endors avec ma tristesse, mes rêves en sont

emplis si bien que je m'éveille sous le poids qui m'oppresse, sans désir d'action, mais souhaitant plutôt de rester là paisiblement, sans penser.

Car je te vois toujours ainsi que je te vis ce soir : me disant au revoir, me demandant si j'étais heureux, me forçant à être heureux en toi malgré ce qui t'entraîne loin de moi, vers ce qui n'est point moi, mais bien le contraire de mon être.

Tu es ma profonde angoisse. Ma vie t'appartient et je ne traverse et ne pense rien que je ne traverse et ne pense par toi et avec toi. Tu es l'Unique dans mon existence.

Mais ta vie est comme les graines de fleurs que le vent ramasse et disperse au loin. Je suis seul et dans mon imagination je partage tout avec toi, tandis que tu es loin de moi occupée de mille choses étrangères. Je devrais avoir toute ta vie comme tu as la mienne, mais je n'ai que tes baisers hâtifs et les pensées qui sont de reste. Chaque fois que tu viens chez moi, ton esprit est ailleurs; quand tu me quittes, c'est pour être de nouveau préoccupée.

Tu ne saurais te passer de distractions. Moi je ne veux que toi seule. Et lorsque tu t'en vas, ainsi que l'autre soir, en me demandant si je suis heureux, je te réponds que je le serais si quelque chose s'écroulait sur nous et nous écrasait tous deux.

Or, voilà la tristesse accablante qui m'ensevelit : je vois ton sourire qui disparaît tandis que je reste seul.

X

Te souviens-tu de cette nuit d'été où nous passions en voiture entre des collines couvertes de sapins? L'air doux et suave était imprégné de l'exquise senteur de ces arbres.

Tu reposais dans mes bras et nous regardions le ciel sombre et profond parsemé d'étoiles.

Le résonnement du pas des chevaux sur le sol interrompait seul le silence, d'un bruit régulier et monotone.

Tout autour de nous, l'espace infini et les solennelles collines de sapins. Notre voiture était seule en mouvement au milieu de cette grandeur en repos.

Alors tu te pressas étroitement contre moi, les bras attachés à mon cou, et murmurant :

« Il faut que nous nous entendions bien... Vois combien nous sommes peu de chose...

Il faut nous tenir par la main pour ne pas nous perdre et rester seuls. »

Maintenant tu es ailleurs et je suis solitaire.

PETER NANSEN

(Traduit du danois par ELLEN VON SNEIDERN et CH. HUSHES.)

Les deux envoûtements

A M. Jules Lemaître

[Voici deux petits actes, deux monologues plutôt, dont le premier est imité surtout de la seconde partie de l'Eglogue VIII de Virgile (Pharmaceutria) que Verlaine aimait tant! (1) et de la IIIe Idylle de Théocrite (les Siciliennes). Les charmes et les enchantements, soit pour l'amour, soit pour la mort n'ont pas été dédaignés des plus grands poètes depuis Homère. Horace dans ses odes et ses épodes s'épouvante de Canidie « qui anime des effigies de cire ». Tibulle (IIe Elégie) et Properce vantent les ruses magiques des amants; et le quatrième livre de l'Enéide mêle ces superstitions aux plus beaux désespoirs d'une reine. Pour l'envoûtement de haine, j'ai dû m'en rapporter davantage aux grimoires qu'aux poètes, et c'est à peine si j'ai pu songer à Sénèque et à Lucain. Et nommerai-je Shakespeare!

En somme, le petit drame qui se déroule en ses strophes de prose est beaucoup plus humain que mystique. Je me rappelle avec quelle sincérité une jolie personne me fit la confidence suivante : « Lorsque, me disait-elle, mon ami m'avait trop taquinée dans la journée, j'avais coutume d'établir une épingle toute droite dans sa pantoufle du matin. Vous voyez sa figure quand il sautait du lit! » C'est aussi une vengeance de femme que l'envoûtement, même celui d'amour. Ne méprisez pas ses rubans et ses joujoux : ils cachent des vipères qui sifflent tout à coup au dernier acte. Mystiquement, ces rites s'appuient sur la loi d'analogie. Les gestes et les paroles volontaires créent sur le plan des âmes des courants semblables à leurs intentions. En fait, la Télépathie, dont les Anglais viennent de faire une science, confirme la possibilité d'agir à distance et d'apparaître. Le Spiritisme, moins sûrement vérifié, s'allie particulièrement à l'envoûtement de haine, non sous l'aspect consolant de ses bénignes révélations, aux temps modernes, — plutôt sous la forme terrifiante de l'ancienne magie. Mais le fond indestructible et psychologique de ces deux scènes, c'est que la femme qui a été aimée se résigne difficilement à ne plus l'être. La société ne lui donnant rien à faire quand elle vieillit, il se peut qu'elle aille ou veuille aller jusqu'à tuer si on la repousse. (Voir aussi les faits divers.) L'amour, nous le savons, vit toujours de sacrifice. Dans l'amour élevé, c'est le sacrifice de soi qui l'emporte. « Tout, pourvu que le préféré soit heureux. » Dans l'amour ordinaire et si égoïste la formule change: « Tout, pourvu que le préféré soit à moi. » Cela, c'est déjà la porte de l'envoûtement entrebâillée. Cette fois ce n'est plus soi-même que l'on sacrifie, mais l'Autre, l'être dont on veut quand même jouir. Hélas! la passion et le crime concluent alors entre eux des pactes secrets; la caresse devient volontiers sœur de la morsure... N'est-il pas facile d'étouffer quand on embrasse frénétiquement? — J. B.]

I

L'Envoutement d'amour

(*La lisière souriante d'une forêt avant l'aurore. La bergère-magicienne sommeille sur le gazon. Parmi les arbres, sur l'autel païen, voilé de feuillage, elle a éparpillé les images du Bien-Aimé, les rubans, la cloche mystique, la coupe du sacrifice, l'aiguière des libations. Un trépied soutient le brûle-parfum où scintillent quelques flammes. Un peu en arrière de l'autel, la corbeille de plantes vénéneuses est à moitié cachée. Dans le fond, le bourg transparaît sous les branches.*)

La Magicienne (*accoudée sur le banc de verdure*).

Je vis sa barbe dorée et sa taille altière... Ma beauté fut blessée... Je ne sais comment je pus revenir à la maison, et je suis restée couchée dévorant mon angoisse.

Quand Il franchit mon seuil, la sueur tombe de mon front;

(1) Le poète me raconta sur son lit d'hôpital qu'une de ses maîtresses, usa d'un semblable sortilège, mais, au lieu d'effigies de cire, elle se servait de pauvres cierges.

je ne puis ni parler, ni même bégayer, comme font les petits enfants qui rêvent de leur mère... mon sang est figé... mon beau corps de plâtre.

(Elle se lève et marche, tantôt indolente et tantôt agitée.)

Brutal et doux, il m'a conquise. Il est si robuste ! mais il est frivole. Il s'est vite lassé de mon trop d'amour. Et maintenant je gémis, je regrette qu'il ne revienne plus s'asseoir chez moi, pour boire à la vieille amphore, ou au jeune flacon.

(Elle regarde vers les habitations.)

Je le suis des yeux. Que fait-il, l'ingrat ? Il orne de guirlandes la nouvelle maison qui l'attire....

S'il m'outrage encore, il frappera à la porte de l'Hâdès, grâce à ces poisons que je garde dans une corbeille et que me remit un hôte assyrien. — Mais auparavant je dois tenter les rites mystérieux par lesquels renaît l'amour.

Le lâche, ses sens dorment auprès de moi. Il faut que mes chants le réveillent. Il les entendra de la ville — qu'il le veuille ou non ! — de la ville où il boit auprès de moins belles. — Comment douterais-je du miracle ? Les incantations de Médée ont fait descendre la lune comme un tendre oiseau qu'appelle une main amie pleine de grains. Circé par ses chants métamorphosa les compagnons d'Ulysse. — Si la voix est puissante, elle peut même rompre la perfide couleuvre qui s'achemine vers la victime endormie.

L'Etoile du Matin bleuit à l'horizon, l'air remplit les poumons de joie. Je te conjure, Etoile lumineuse, flamboyante et amoureuse ; je te salue, Sainte d'Orient, afin que tu ailles étincelante forcer la volonté de qui m'oublie...

Encore quelques rares aboiements qui annoncent la fuite d'Hécate au carrefour... Je vais agiter la clochette mystique en l'honneur d'Artémis.

(Elle sonne trois fois, puis, prenant la coupe, inaugure la cérémonie.)

En cette coupe qu'entoure la rouge toison d'une brebis, je verse trois libations. Trois fois je crie : « Qui que ce soit qui dorme à ses côtés, qu'il l'oublie, comme autrefois Thésée oublia Adriadne ! »

(Elle prend le portrait du Bien-Aimé.)

Voici l'image du Bien-Aimé ! Elle est là sur l'autel, aussi inerte que lui, lui qui n'est inerte que pour moi seule ! Vénus, Amor, Astaroth, ministres de l'Amour, préfets de l'amitié, consacrez cette image ! Je prends trois rubans de diverses couleurs. Je vais lier sa ressemblance trois fois ; et, trois fois, elle sur mon cœur, je tournerai autour de l'autel.

J'ai noué son portrait, je l'ai noué lui-même ; ce sont les liens de Vénus, mes liens ; il ne bougera plus d'auprès de moi, et auprès des autres, il n'aura plus de gloire.

Ah ! mes chansons puissantes, mes puissantes chansons, ramenez-moi le Bien-Aimé (1).

(1) Ce premier refrain rituel est à peu près dû à Virgile.

J'ai fait de lui deux poupées, l'une en argile, l'autre en cire ; l'argile durcit au brasier que j'attise, la cire fond au-dessus des mêmes flammes. Qu'il en soit de même pour mon amant ; qu'il soit insensible à celles qui le tentent, qu'il soit tout ruisselant, tout faible entre mes bras !

Bergeronnette magique, ramène-moi le Bien-Aimé (1).

Comme elle tourbillonne la chère oiselle, au-dessus des fumées et des fleurs ! mes paroles la retiennent... qu'elle soit la messagère ailée de mon cœur !

Ah ! mes chansons puissantes, mes puissantes chansons, ramenez-moi le Bien-Aimé.

Je jette cette pâte, le Bien-Aimé fondra tout comme elle. J'embrase au bitume ces fragiles lauriers. Que cette farine soit sacrifiée aussi ! Le cruel Bien-Aimé m'a torturée dans les flammes jalouses, je dis : « Ingrat, à ton tour, que tes nerfs pétillent comme ce laurier ; comme j'ai répandu cette farine, je répands les os du Bien-Aimé (2). »

Bergeronnette magique, ramène-moi le Bien-Aimé.

Je regarde au flanc du côteau cette génisse, qui de fatigue s'étend au bord du ruisseau : elle a cherché longtemps le jeune taureau fugitif de colline en colline. Et maintenant elle a oublié l'étable, tant elle est lasse. Qu'il en soit de même pour le Bien-Aimé ! Qu'il souffre de ne pas m'avoir et que, me vengeant de mes rancunes, je ne le guérisse pas de son mal !

Ah ! mes chansons puissantes, mes puissantes chansons, ramenez-moi le Bien-Aimé.

(Elle arrache de sa poitrine, où elle les cache, les tendres souvenirs de sa passion.)

Voici les reliques de nos baisers : cette boucle que je lui ravis pendant son sommeil, ses lettres mensongères et si douces, et ces colliers aussi qu'il me donna, croyant que mon amour serait moins âpre, parce qu'il m'aurait faite plus belle !

(A genoux, puis le visage contre terre.)

Tout cela, je l'empaquèterai avec soin dans un lézard écrasé (3), et, confiant ce puissant mélange à la terre, notre amie, je l'enfouis sous le seuil de sa maison et je dis :

« Terre, je les dépose dans ton sein, ces reliques magiques, elles me doivent le retour du Bien-Aimé. »

Bergeronnette magique, ramène-moi le Bien-Aimé.

Il ne vient pas, il ne vient pas. La mer et les vents se taisent, mais non le mal de mon cœur ; hélas ! en vain j'attaque le Bien-

(1) La « Bergeronnette » exprimerait le vol gracieux de l'incantation vers l'objet des désirs. J'ai traduit ainsi, selon Leconte de Lisle, le mot de Théocrite qui peut-être voudrait dire plutôt le « rhombe », la toupie mystique pour l'amour.

(2) La Brinvilliers pratiquait le même rite. Un fagot remplaçait la farine et le laurier.

(3) C'est le mot même de Virgile. Les sorcières modernes préconisent encore cette méthode du lézard ou du crapaud enfoui et qui se nomme « la charge ». On a toujours attribué au reptile la capacité de condenser les fluides des passions. Voilà pourquoi, sur l'autel, la Vierge le foule.

Aimé avec ces débiles armes; lui se rit du charme, lui se rit des Dieux !...

(Elle se penche vers la corbeille derrière l'autel.)

Puisqu'il le faut, je prends ces herbes vénéneuses que le sorcier me vendit. Elles changent en loups les hommes ; elles font sortir les mânes des tombeaux... peut-être arracheront-elles au sépulchre de son oubli le Bien-Aimé.

Ah ! mes chansons puissantes, mes puissantes chansons, ramenez-moi le Bien-Aimé.

(Ce cri poussé avec rage est suivi d'un long silence. Le matin éclaire la scène des premiers tendres rayons du soleil. Le brûle-parfums, comme joyeux, lance une belle flamme, réponse à l'aurore.)

Mais qu'y a-t-il ? Oh ! l'heureux présage. Au moment où j'agite les cendres, une flamme en jaillit qui vient d'envelopper tout l'autel. Et puis Hylax (1), le bon chien, aboie dehors.

C'est lui ! c'est lui ! Il court à perdre haleine. Sa barbe dorée est plus blonde que le soleil levant. Il suit la Bergeronnette qui le devance, et il tend l'oreille comme pour obéir aux chants mystérieux.

Epargnez-le, ô mes chansons puissantes, épargnez-le, puisque voici le Bien-Aimé.

(Elle s'enfuit les bras tendus du côté de la ville.)

II

L'Envoutement de haine

(Une caverne encombrée de ronces, de pierres aiguës, et de reptiles qui glissent. L'issue donne sur la campagne, baignée dans le plus tardif crépuscule que piquent quelques lumières aux vitres de lointaines maisons. La même magicienne, plus âgée, est assise, la robe lacérée, les cheveux en désordre, sur des rocs épars. A gauche du spectateur, un autel à peine visible dans le noir : une torche, une statuette, une coupe, une chaudière sur des charbons allumés.)

J'ai vieilli. Le souci a creusé mon visage. Les pleurs ont meurtri mes grands yeux. J'ai, dans l'attente du Bien-Aimé, déchiré mes vêtements. La poussière de la route m'a flétrie. Je ressemble aux mendiantes et aux folles, tant j'ai couché dans les cimetières et tant j'ai regardé la solitude...

Pour jamais il m'a quittée. Autrefois il revenait après de longues absences. Je baisais ses sandales qui avaient traîné dans le vin et je mordais sa barbe où l'odeur des trahisons mêlait une délicieuse torture à la volupté menteuse de sa bouche. Il me frappait et m'appelait « Chienne ! » — et c'était encore un grand bonheur. Maintenant je suis devenue semblable aux spectres qu'on oublie. Mes amis sont le crapaud, la vipère et la ronce. Les poisons seuls me consolent. Quand du sang coule d'une blessure, je ris.

Ah ! la rancune me possède comme autrefois l'amour. Le

(1) Virgile.

Bien-Aimé doit épouser une timide vierge, le Bien-Aimé a célébré les fiançailles. Sa mère joyeuse a uni cette main rude à de jeunes doigts tremblants. Demain... mais j'ai élevé l'autel ténébreux dans la caverne infernale ; j'accomplirai les rites d'Hécate, et il n'épousera que la mort.

(*Elle remonte la scène et regarde dans le crépuscule clair ruisselant d'étoiles.*)

Voici la nuptiale maison. Une vigne grimpe jusqu'au toit et les volets sont lourds de fleurs. Tout dort. Près de la chambre où il repose, sa fiancée rêve les prochaines étreintes... Elle n'embrassera que des lèvres froides et, si elle veut entrer dans son lit, elle se couchera dans un tombeau.

(*Elle s'approche de l'autel.*)

Cette nuit est la neuvième. J'ai sacrifié le coq noir, j'ai appelé la Déesse avec les cris qui lui plaisent. Ma voix inhumaine a mêlé dans mon gosier l'aboiement du chien au hurlement du loup, les miaulées de la chouette à la plainte de l'orfraie. Tantôt j'ai soupiré comme le flot contre un écueil, tantôt j'ai retenti comme le tonnerre sur les montagnes (1).

(*Elle s'élance avec furie contre l'effigie du Bien-Aimé.*)

Le voilà ! Le voilà ! Ah, si je te tenais, bête sensuelle et ivre... mais je ne tiens que ton image ! J'ai répandu sur elle l'eau maudite (2), j'ai craché trois fois contre ce débile front ; elle est habillée avec les lambeaux des vêtements que je lui arrachai dans notre dernière étreinte ; cette petite bouche porte une de ses dents féroces ; sa brève chevelure est faite d'un débris pieux de ses crins durs ; cette main sans vie contient un de ses ongles à lui qui crissèrent sur ma chair (3). Ah, effigie que j'ai pétrie à sa ressemblance en évoquant les noirs archanges, tu m'es plus chère que la statue d'un dieu, étant à la fois ma vengeance et mon amour ! Que dis-je ? tu es mon amant, tu es sa propre ruine.

J'ai entassé sur cette poupée des montagnes d'imprécations. Maintenant je vais lui administrer le sacrement de la mort. Elle assouvira ma colère ; et de par ma volonté et celle de la Déesse, chaque fois que je traverse cette cire, je le traverse lui-même ; ce n'est plus une statuette molle et froide, c'est lui-même, c'est l'Ennemi que j'ai tant aimé !

Qu'il revête ma malédiction comme un vêtement, qu'elle pénètre dans ses entrailles comme un liquide, qu'elle descende dans ses os comme un dieu !

(*Elle saisit l'effigie ; et, dans sa chevelure, grise déjà de poussière, de crépuscule et de chagrin, elle cueille les longues épingles qui la retinrent.*)

Et d'abord cette tête si chère... cette tête qui dormit dans la vallée de mes seins, cette tête où le souvenir de mon corps veillait lorsque mon corps n'était plus là. Elle est mienne, je

(1) Clef : Lucain et d'autres poètes latins.
(2) Voir *la Grande Clavicule du roi Salomon.*
(3) Grimoires.

l'ai tant habitée. Mes yeux ont si souvent descendu dans ces yeux, ma bouche a bu sa bouche ; je l'ai respirée le matin comme une fleur velue. Cette tête m'appartient ; à jamais je scelle cette bouche, à jamais je clos ces yeux. Cette épingle ne traverse pas la tête d'une statue de cire, mais la tête de l'Ennemi qui fut tant aimé !

Je serre cette taille comme un jonc que l'on casse, je pétris ces reins qui, intrépides, brûlèrent d'amours acharnées ; ils étaient la patrie de mes sens, la fournaise de mes désirs, l'orgueil de mon spasme ! je les pétris, ces reins, et je les brise. Cette épingle ne traverse pas les reins d'une poupée de cire, elle traverse les reins de l'Ennemi qui fut tant aimé !

Maintenant je tâte son cœur, — son cœur qui déjà dans cette image est insensible, son cœur qui ne bat plus, même pour une trahison... je tâte son cœur, je creuse avec mes ongles sa poitrine... j'aurais tant voulu le cueillir, ce cœur, comme un fruit rouge et qu'il craquât entre mes dents. Ah, épingle de ma coquetterie, sois l'instrument de ma vengeance ! je ne traverse pas le cœur d'une poupée de cire, mais le cœur tout pantelant de l'Ennemi qui fut tant aimé.

(*Elle jette dans le brasier la poupée traversée de trois épingles, elle la regarde avec ivresse pétiller, s'écarteler et se fondre aux flammes.*) (1).

Plus rien, il ne reste plus rien qu'une boue informe ! Son crâne a éclaté, la moelle de ses os s'est fondue, il bout dans les poisons et dans les blasphèmes.

(*Elle s'avance vers la porte de la caverne et regarde dans la lunaire nuit.*)

La lumière des flambeaux passe et repasse devant les fenêtres de la maison nuptiale. Le trouble est parmi eux. Certainement le charme opère. Merci, Lune sanglante, tu as obéi à mes chansons, tu as versé dans le lit du sommeil le pavot de la mort !

(*Elle revient vers l'autel.*)

Mais on a vu de fausses agonies tordre les chairs. Il en est qui ayant touché le seuil de l'Hâdès rebroussèrent chemin et survécurent. Il ne faut pas que tu te dresses encore sur cette couche où tu râles. Je vais évoquer les divinités de l'Enfer, les monstres invisibles, les Harpies, les Furies, les Epouvantes. Je vais évoquer les morts jaloux de ceux qui vivent. Fidèles à ma volonté et aux noms authentiques de la Déesse, ils mangeront ton dernier souffle, et, s'asseyant sur ta poitrine, ils t'étoufferont.

(*Elle prend le poignard magique et se fend le bras.*) (2)

Voyez, voyez, mânes infâmes, mais si doux à ma rancune, c'est mon sang qui coule en cette coupe. Tel est le vin de vie si délicieux pour les morts. Buvez afin que les forces du meurtre soient en vous, buvez pour tuer mieux. Soyez ivres ! Je mêle au sang ces crapauds et ces vipères que je déchire. Voilà le repas digne des enfers. Buvez et mangez.

(1) Le chaudron de Shakespeare est bien simplifié.

(2) Voir la *Médée* de Senèque. Le sang est réservé aux évocations infernales.

(Son sang coule pendant toute la scène en gouttes fines, tandis qu'un grand flot est tombé dans la coupe où les reptiles bondissent. Les démons apparaissent, attirés par le sang et les paroles, et revêtant la forme des animaux qui symbolisent la destruction. Ils ne sont visibles que pour la magicienne.)

Oui, je vous reconnais, cauchemars de mes nuits, fantômes de ma haine. Te voilà, toi qui as le bec crochu d'un oiseau de proie ; et toi, qui retrousses contre un invisible talon qui te foule le dard d'un scorpion ; te voilà, toi qui portes les défenses d'un éléphant, et toi, qui ressembles à un jaguar, et toi, qui es pareil à une énorme helminthe, — et TOI, qui n'es qu'un battement d'aile noire !..,Larves, êtres maudits, démons, déchets des âmes, Fiente de la Nuit, frappez d'un glaive inexorable et invisible l'Ennemi qui fut tant aimé !

(Elle secoue la torche au-dessus de la coupe.)

La coupe est sèche, le sacrifice accepté, les bourreaux ont obéi.

(Silence. Elle s'avance vers le fond de la scène et attend. Un long gémissement traverse l'étendue. Elle regarde, puis lève les bras au ciel dans un délire de cruauté et de terreur.)

Il est mort, il est mort ! Sa mère et sa fiancée sortent de la maison en poussant des cris de deuil. O Ennemi, ô Bien-Aimé, cette nuit m'est plus douce que si je la passais contre ton cœur. Tu n'appartiens plus à mes rivales, tu es lié à moi par mon crime, jusqu'au fond de l'éternité.

(Elle recule jusqu'auprès du spectateur, c'est-à-dire jusqu'au fond de la caverne Chaque goutte du sang qui tombe de sa blessure mal fermée semble faire reparaître un esprit.)

Lié à moi, lié... non... non... lié à moi... oui, lié... quelqu'un me lie, m'étrangle. Le flot des noires âmes que j'ai déchaînées rebondit contre moi, elles éclaboussent de sang mon visage ; le vent du sépulchre est descendu dans mes os... Te revoilà, toi qui as le bec crochu d'un oiseau de proie, et toi, qui retrousses contre un invisible talon qui te foule le dard d'un scorpion. Te revoilà, toi qui portes les défenses d'un éléphant, et toi, qui ressembles à un jaguar, et toi, qui es pareil à une énorme helminthe, — et TOI, qui n'es qu'un battement d'aile noire ! Larves, êtres maudits, démons, déchets des âmes, Fiente de la Nuit... vous me traquez, chiens et chiennes... meute d'enfer... Oh, laissez-moi... je ne veux pas mourir, moi, et puis, je ne suis qu'une femme, une pauvre femme trop amoureuse... trop amoureuse d'un impitoyable cœur... Oh ! oh ! il est là, lui, lui, le Bien-Aimé, qu'ils ont tué, que j'ai tué... Les démons m'apportent son fantôme qui m'est impitoyable jusque dans la mort ! Il fait le geste que je dois mourir... Oh ! oh ! pardonne-moi, pardonne-moi !,.. je t'ai tué, mais je t'ai tant aimé... (1)

(Elle tombe dans les ténèbres.)

JULES BOIS

(1) J'ai terminé par un exemple de « choc en retour », c'est-à-dire par le châtiment de l'envoûteuse frappée de la foudre mystique qu'elle envoya.

Rimbaud

(PREMIER ARTICLE)

L'existence active d'Arthur Rimbaud, appert-il, était comblée de curiosités satisfaites, à bout d'aventures impressionnantes, et elle allait, nous plait-il croire, s'éprendre, au rêve, des convoités concepts à traduire en une langue visant tous les sens, lorsque — ironie de la fatalité! — en l'hôpital de la Conception, à Marseille, la mort (1891) vint l'interdire. Il avait trente-sept ans, étant né en 1854; trente-sept ans, c'est-à-dire l'âge où l'homme vient de prendre à peine conscience de soi, de ses forces, de ses possibilités.

Une double, initiale et finale, et inquiétante ressemblance, en outre de l'amitié, en outre de la fusion de leur génie, apparente ces deux grands poètes : Rimbaud et Verlaine. Fils, chacun, d'officier, ils moururent des suites d'un mal identique. Leur vie respective fut des plus chavirantes, parce que des plus remplies : nefs en révolte, douloureusement belles! Tous deux s'étaient prédits; l'un par :

Mon âme pour d'affreux naufrages appareille ;

l'autre par ce *Bateau ivre* où, entre tous vers miraculeux et prophétiques, ceux-ci :

Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

En toute sincérité dûment respectueuse et enthousiasme vraiment admiratif, nous avons naguère, ici même, en cette Revue blanche, profilé sur le tableau noir de notre époque la silhouette vraie de Paul Verlaine; notant, au cours du trait, la décisive influence qu'eut sur l'auteur des *Romances sans Paroles* celui des *Illuminations*. Nous voudrions, à présent, rendre à Arthur Rimbaud un hommage de même qualité; ayant eu la joie de communiqués précieux le regardant, communiqués précis aussi et qui documentent à souhait et en force notre respect et notre admiration d'abord instinctifs pour lui.

Mais la tâche en demeure, peut-être, un peu encore trop ardue à qui, comme nous, ne l'a personnellement connu qu'à travers soi-même et sur des rapports, d'ailleurs, plutôt déjà subjectifs? Cependant, assumée, cette tâche sera toujours, de notre part, un acte de piété dont les pieux de la divine mémoire nous sauront assurément gré, même si quelque légère erreur de fait, une inexacte interprétation psychologique, de malheur, s'y glissaient, motifs à blâme ou grief pour d'aucuns méticuleux dont nous déclarons d'avance n'avoir cure !

Le public, s'il n'était aussi sceptique et ne voulant penser jusqu'au fond, s'il n'était accoutumé de boniments et de fausses complaisances, le public, disons-nous, par ce qu'en a écrit Verlaine, connaîtrait Rimbaud, ce géant à face d'ange en exil, ce

très grand poète dont la vie « est toute en avant dans la lumière et dans la force » et qui mourut dans « son vœu bien formulé d'indépendance et de haut dédain de n'importe quelle adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ni d'être ». Mais non! La justice qu'en ces termes lui rendait le poète de *Sagesse* est accueillie par un sourire malpropre; et c'est en vain qu'au hasard de ses relations il réitéra, Verlaine, se devoir en originalité à Rimbaud, en vain qu'il observa à ceux qui, dans des disputes littéraires arborant des noms de phares, disaient Dante, Shakespeare, Racine, Gœthe : « Et vous oubliez Arthur Rimbaud! » On est allé jusqu'à nier innocemment l'existence réelle du second poète maudit, jusqu'à propager qu'œuvre et personnalité étaient fruits de l'imagination du démon de *Parallèlement*.

Il est de fait que la surhumanité du rimeur de *Voyelles* n'était pas pour être intelligible à maints jeunes bourgeois s'étonnant déjà d'eux-mêmes...

Oui, ce poète, lorsqu'il mourut, à l'âge à peu près du Christ, allait faire œuvre de dieu. Et qu'on n'aille pas se méprendre sur le sens attribué par nous à ce mot : dieu! Il n'est pas plus mystique que mystérieux, ou symbolique. Uniquement il désigne une puissance réelle de création, supérieure et surprenante, devant quoi il est légitime et normal de s'agenouiller. Et qu'on n'aille pas, non plus, sur notre façon d'opiner crier au paradoxe! Pour notre garantie, la vie d'Arthur Rimbaud est là, dont nous allons livrer l'ordre et la logique divins.

N'était-il pas déjà marqué de toute force, l'enfant de seize ans qui, sans jamais avoir vu la mer, la crée énorme et vivante par ce *Bateau ivre* où fulgure cette titanesque ingénuité :

Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir?

La vie d'Arthur Rimbaud? Mais elle est elle-même un miracle; évoluant sous un double aspect de révolte et de sainteté, dans ses deux phases principales et distinctes où prépondère toujours l'héroïsme! Elle fut, selon un mot net de Stéphane Mallarmé, celle de l'anarchiste en l'esprit.

A Charleville, où il naquit, ses quinze premières années furent vues en rébellion contre l'autorité familiale et universitaire. Son père, pour des compétitions de ménage, avait quitté le foyer; de sorte que l'éducation des quatre enfants (deux garçons et deux filles) demeurait aux soins exclusifs d'une mère dévote, autoritaire, rigoureuse dans ses préjugés et impitoyable sur le chapitre de la discipline idoine à la perpétuation d'iceux. Mis au collège, Arthur, au contraire de son frère aîné, à présent conducteur d'omnibus, y fut maintenu par ce qu'il marquait une vive intelligence aux études; suivant le vœu maternel d'une préparation au baccalauréat, pour le but, maternel aussi, d'une Polytechnique ou d'une Normale quelconques. Il nous dira, plus tard, dans les *Poètes de sept ans*, son âme alors « livrée aux répugnances » et, dans les *Illuminations*, qu'il fut à douze ans, malgré son application à

l'instruction religieuse, enfermé dans un grenier pour avoir lu un livre mal orthodoxe, mais que ce sévice lui fit connaître le monde et illustrer la comédie humaine.

Le collège de Charleville, à la fin du second empire, ouvrait ses cours à des séminaristes qui, plus nombreux et plus âgés et travaillant avec plus d'assiduité, gagnaient sur les collégiens laïcs presque toujours les premières places. Arthur Rimbaud ne fut pas plutôt en classe qu'il les laissa derrière lui, tous et jusqu'à monsieur (nous pardonnera-t-on de profaner cette matière d'un pareil nom?) Jules Mary, le plus redoutable d'entre eux.

« Rien de banal ne germe en cette tête », disait M. Desdouets, le principal du collège; « ce sera le génie du mal ou celui du bien ». La suite nous dira que cette prédiction se réalisa, modifiée seulement de *distinguo* en synthèse.

Dès son enfance, Rimbaud montre donc une intelligence d'élite. Déjà, au reste, les notions convenues de bien et de mal étaient repoussées par son esprit; son âme se refusait aux impositions et n'acceptait que ce qui lui venait d'elle-même. Il buissonnait aventureusement par les environs de la ville et jusqu'à la frontière belge, sans que ses études pourtant en souffrissent. Et sa juste et vraie bonté, native, le fait sans scrupules l'ami de contrebandiers, dans le même temps que, en classe de sciences où il répugnait, il écrit pour ses camarades des vers latins sur un sujet de composition devant être par lui-même traité.

De ce qu'un jour, au cours de mathématiques professé par M. Barbaisse, il lança un livre à la tête d'un séminariste venant de le dénoncer comme l'auteur d'une innocente gaminerie, quelqu'un a conclu qu'il était sournoisement cruel. Rien n'est plus injuste, plus faux. D'abord, le séminariste en question était un grand et solide gaillard, capable de mater vingt fois Rimbaud, tout faible et frêle alors; puis, il ne faut voir dans cet acte de violence qu'une directe protestation de noblesse en face d'une vile et lâche délation, une révolte haut châtiant une basse et moucharde soumission.

Ses professeurs de lettres, à l'encontre de ceux de sciences, l'aimaient, l'admiraient; bien qu'il eût, en 1866, Virgile le délectant, varié un « debellare superbos » de fin de vers en « degueulare superbos » : cela pour la plus grande joie de sa classe... et impunément, car le professeur était sourd. Entre autres et particulièrement, M. Izambard, son maître en rhétorique, s'émerveillait de sa précocité et de sa fièvre apte d'élève : il s'attacha à lui, l'encouragea; si bien que Rimbaud, dès sa quinzième année, tout en traduisant Juvénal, Tibulle, Properce en vers français, connaissait Rabelais, Villon, Baudelaire, les Parnassiens, tous les poètes.

Sa veine personnelle de vers part aussi de ce temps (1869-1870). Elle fut abondante aussitôt. La manière romantique et parnassienne s'y dénonce *(Les Etrennes des Orphelins, Sensation, Ophélie, Soleil et Chair, A la Musique, Ce qui retient Nina, Bal des Pendus, Vénus anadyomède)* et ce sont des

influences républicaines, voire révolutionnaires (*Le Forgeron*, *Le Châtiment de Tartuffe*, *Rages de Césars*, *Le Mal* qui prouve la lecture de Proudhon) ; encore que parfois, que souvent de curieuses et franches originalités l'éclairent singulièrement, cette poésie de début, et qu'une marche en avant vers la beauté et la bonté veuves de tout vieux mythe et libres y résonne, par étapes : sensation venant corroborer cette autre particularité dévoilée des goûts d'étude d'Arthur, à savoir que, détestant la soutane, il délaissait un peu l'Histoire, professée par l'abbé Wilhem auquel, malignement, il se contentait d'adresser des questions touchant les guerres de religion, la Saint-Barthélemy, les Dragonnades. Sans doute, pour la caractérisation de ces premiers vers de Rimbaud, il ne faut pas compter non plus sans la marée, remontante alors, des idées républicaines se canalisant par la France au moyen du Rappel des Hugo, de la Lanterne et de la Marseillaise de Rochefort, Flourens, etc.

Mais, ensemble que sa pensée s'éprenait de révoltes, son cœur couvait des ardeurs d'indépendance, sous la glace des sévérités maternelles. Un amour, le premier, contrecarré par la privation stricte de tout argent, lui mit en l'âme de l'horreur au regard du sentiment d'orgueil triomphant dont le protégeait madame Rimbaud. De l'indulgence, une grande générosité envers les cancres se marquait de plus en plus dans son caractère ; et, bien que, mieux que sa mère, il eût conscience de sa supériorité intellectuelle, il souffrait qu'on la vantât et, pour rien au monde, il n'eût voulu en faire apparat. Par contre, il n'aimait d'être traité en petit garçon. Déjà il montrait une volonté décidée.

Un beau jour, il déclara en avoir assez de l'école : il ne voulait du baccalauréat inutile ; jamais plus il ne franchirait le seuil d'aucun collège, ni d'aucune autre sorte de maison d'instruction ; il était poète : il voulait vivre ; pour vivre, il lui fallait de l'argent et connaître Paris. La mère, devant cette effrontée et brutale déclaration, demeura inflexible, impitoyable, non sans matérielle et bonne raison, il faut l'avouer : aussitôt après la guerre — qui, à l'heure qu'il est, emplit l'atmosphère de cette région de l'Est d'un tumulte capiteux de rapine et de meurtre, — son fils devra reprendre ses études interrompues, ses études pour devenir un ingénieur ! Lui, de son côté, ne demeura pas moins inflexible. Et le 3 septembre 1870 au soir, ayant, tandis que Napoléon III rendait son épée aux Prussiens en Sedan, vendu ses livres de prix, après avoir rimé le sonnet

Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-treize,

il prit à la gare de Charleville un billet pour Mohon, avec l'intention bien nourrie de poursuivre, coûte que coûte, jusqu'à Paris.

Durant le trajet du chemin de fer, dépassé Mohon, voici notre fuyard se cachant sous les banquettes du wagon, afin d'échap-

per aux questions des contrôleurs ; enfin, le train entre dans la capitale. Pas plutôt sur le quai de la gare de l'Est, Rimbaud, qui n'a de ticket à exhiber, est mis par les employés entre les mains du commissaire de surveillance, qu'il qualifie selon ses mérites et qui l'arrête.

C'est au Dépôt qu'Arthur Rimbaud s'en fut proclamer la République !

L'examen de papiers hiéroglyphiques, saisis sur lui et qui n'étaient autres que des vers, l'avait, en l'intelligence policière, rendu suspect d'espionnage ; il ne voulait, en outre, ce long gamin d'accent ardennais, dire son nom ni l'adresse de ses parents. On l'envoya à Mazas, sous l'inculpation élastique de vagabondage, à défaut d'autres plus consistantes. C'était la cellule humanitaire après la geôle maternelle, pour l'aspirant à la liberté, qui eut dès lors à rêver, enfant poète, sur la sottise sociale, sur la qualité des aspirations républicaines et autres patriotismes...

Néanmoins, au bout de douze jours, il consent à livrer à la justice son nom et la référence de M. Izambard, son ami. On écrit à celui-ci, qui s'empresse de réclamer l'enfant, non sans expédier le prix du trajet impayé au chemin de fer. Libéré de Mazas après quinze jours de détention, Rimbaud n'est pas laissé maître de ses gestes, mais escorté jusqu'à la gare du Nord, où des policiers l'embarquent à destination de Douai. C'était là que l'attendait son professeur, devant le réintégrer en la prison familiale de Charleville.

L'accueil de madame Rimbaud fut comme on pense ; c'est-à-dire mal pour guérir Arthur de son horreur de la maison.

Aussi, quelques jours après, s'enfuyait-il de nouveau : cette fois sans un sou, à pied, par les routes, dans l'unique et fallacieux espoir de vivre de sa plume.

Il avait, au collège, connu le fils du directeur du Journal de Charleroi, M. des Essarts. L'idée de devenir rédacteur à cette feuille le conduit. Il descend la vallée de la Meuse, gagne Fumay, où il rencontre son ami Billuart qui le nantit d'une recommandation pour un sergent de mobiles en garnison à Givet. Là, il ne trouve pas le militaire, de garde à ce moment ; se couche, en son lieu et place, dans le lit de troupe ; puis, sans avoir été aperçu, se remet pédestrement, au petit jour, en route pour Charleroi. Arrivé dans la ville belge, il va aussitôt se présenter au père de son ami, le directeur du journal. Celui-ci le reçoit vaguement.

« Le soir, écrit-il lui-même à Billuart, j'ai soupé de l'odeur s'exhalant, par les soupiraux, des viandes qui rôtissaient aux bonnes cuisines de Charleroi. »

Il passa même la nuit à la belle étoile, pour, le lendemain, aller de rechef se présenter à M. des Essarts. Encore que l'épithète de « jûne homme », avec laquelle instamment le directeur du journal l'avait accueilli, lui semblât bien étrange, il ne perdait pas espoir ; et puis, on lui devait une réponse décisive ! Il l'eut, en effet, à la fin, cette réponse ; mais négative.

Et le voilà, sans ressources, sur le pavé de Charleroi. C'était la misère. Il ne recula pas. Mieux la faim avec la liberté, par le monde, que le nutritif esclavage natal!

Des mois, des mois, il chemine à travers la Belgique et dans l'Est envahi de la France. Son courage et son endurance sont extraordinaires. Mangeant n'importe quoi, couchant n'importe où, il va, il va, douloureux, mais non triste; il va, jusqu'à ce que la gendarmerie, de vive force, le ramène à sa mère, inquiète cette fois et rougissante et attendrie à la vue de son fils désastreusement hâve et guenilleux!

A ces primes pérégrinations de trimard il faut rapporter *Roman*, *La Maline*, *Au Cabaret vert*, *Le Buffet*, *L'Eclatante Victoire de Sarrebruck*, *Le Dormeur du Val*, *Ma Bohême* :

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse! et j'étais ton féal.
Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou ;

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied contre mon cœur!

Sa veine poétique s'humanise et inaugure ce ton goguenard et pince-sans-rire, d'un déchirement si spécial, qu'on retrouvera dans tous ses écrits subséquents.

D'octobre 1870 à février 1871, sa mère ayant fait trêve un peu de sévérités et l'hiver sévissant, il demeura dans Charleville à fréquenter assidûment les bibliothèques où, comme l'a écrit Verlaine, il piochait les sciences, en de vagues bouquins très anciens et très rares ; lectures entremêlées de force contes orientaux et libretti de Favart. Entre temps, il rythmait *Mes Petites Amoureuses*, *Les Effarés*, *Les Poètes de sept ans*, *Le Cœur volé*, *Les Assis*, *Accroupissements*, *Les Pauvres à l'Eglise*, *L'Oraison du Soir*, poèmes dont la nouveauté bizarre étonnera Verlaine. C'est également à cette époque que, par lettre, il déclare à M. Izambard être absolument écœuré par toute la poésie existante, par Homère, par Racine, par Hugo aussi bien que par les Parnassiens qui, sauf Verlaine, le dégoûtent. Il voulait devenir un voyant. Pour arriver à ce résultat, il décide qu'il s'enrichira le système sensoriel par tous les moyens, par l'ivresse, par l'aventure. Déjà, il rêve l'invention de ce verbe accessible à tous les sens, que, plus tard, il doit

réaliser en partie, après le sonnet des *Voyelles*, dans les *Chercheuses de Poux* :

Il écoute chanter leurs haleines craintives,
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés...
. . . .

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés ; et leurs doigts, électriques et doux,
Font crépiter parmi ses grises indolences,
Sous leurs ongles royaux, la mort des petits poux.

Mais le professeur de rhétorique ne pouvait comprendre ; il sermonne son élève. Celui-ci se fâche. Ce fut entre eux la rupture, définitive.

Sur ces entrefaites, le siège de Paris est levé. Rimbaud, sans prévenir sa mère, vend aussitôt sa montre et s'embarque de nouveau pour la capitale, où il descendra chez André Gill, dont la double gloire de caricaturiste et de poète est parvenue dans les Ardennes, en même temps que sa réputation de révolutionnaire.

Gill, il l'a quelque part raconté, était absent de son atelier à l'arrivée du voyageur ; il avait, selon son habitude, laissé sa clef sur la porte. Quand il rentra, sa surprise fut grande de voir un jeune et long jeune homme fatigué ronflant, à gros poings rouges et fermés, sur la banquette de l'antichambre. Il le réveilla. Celui-ci se nomma, se présenta comme il crut ; mais le bon caricaturiste, ne comprenant que peu, poliment le congédia, sans plus.

Rimbaud n'avait pas un sou : le prix de sa montre avait à peine suffi à payer son voyage en chemin de fer. Où aller ? Il ne connaissait personne dans ce Paris encore, malgré deux précédentes présences, inconnu Il dut, huit jours durant, errer par les rues, sans pain, ni feu, ni lieu ; apaisant mal ses faims de détritus et trompant affreusement sa fatigue par de durs sommeils sous les ponts et dans les bateaux à charbon. Au bout de ce temps, comme il mourait littéralement de misère, il se résigna à sacrifier sa liberté en faveur de sa vie, à reprendre la route de Charleville.

La campagne, au moins, offre des charités et la maraude en quelque verger ou quelque champ ! Il venait, l'adolescent plein d'appétit, d'éprouver que Paris pour l'infortuné est le plus impitoyable et le plus mortel des déserts... Une amertume d'homme plisse prématurément sa bouche de passion, et, jalousé par le ciel, ses yeux d'ange pleins d'un rêve de félicité universelle, il marche gigantesquement par cette région d'est de la France dévastée par l'Allemand.

Dans la forêt de Villers-Cotterets, il crut, une fois, son corps menacé d'un écrabouillement. C'était par une nuit opaque. Une chevauchée fantastique de bavarois saouls et poussant d'affreux cris, avec un tumulte épouvantable, sur lui fonçait, à galop

d'enfer. Il n'eut que le temps de se blottir dans un fourré où, sans oser respirer, épouvanté surtout par le fait de sa propre imagination excessive, il se tint blotti longtemps, après même que le bruit se fut éteint dans l'éloignement.

On le revoit au pays natal, après cette odyssée, dans un état d'inquiète exaspération. Héros malheureux, il confie à son fidèle ami, Ernest Delahaye, ses navrantes impressions et ses miséreuses aventures. S'il est à Charleville, ce n'est pour longtemps. On dirait qu'il a pris goût au malheur : il veut connaître l'opprobre, la honte ; tout ce qui fait souffrir les hommes, tout ce qu'ordinairement ils exècrent, il souhaite de le vivre. Il jouira tout le mal et tout le bien. Il aspire à la perfection, à une totalité d'humanité ; cela naturellement, instinctivement, sans que sa modestie de sorte étrange se rende compte qu'ainsi il se divinise.

C'est pendant la Commune qu'Arthur Rimbaud échoua une troisième fois dans la capitale.

Venu de Charleville à pied, il se présente aux insurgés comme un frère de province admirateur de Blanqui et désireux de prendre part aux dangers des revendications populaires. Son pauvre aspect excite la solidarité des bons communards, que ses belliqueux propos et son attitude avaient, dès l'abord, séduits : une collecte est faite à son profit. Il la dépense aussitôt avec les camarades. Enrôlé, non dans les « Vengeurs de Flourens », comme il est dit par erreur dans *Verlaine héroïque*, mais dans les « Tirailleurs de la Révolution », il figure dans l'effrayante fantasmagorie de la guerre civile, assiste en acteur à ce carnaval de la tuerie et de l'incendie. Enfin, après la défaite de la Commune, malgré l'occupation des postes aux fortifications par les troupes versaillaises, il réussit à se sauver et regagne à pied les Ardennes.

Paris se repeuple, *Chant de Guerre parisien* sont d'alors. C'est tout le tumulte, toute la haine, en même temps que toute la cocasserie généreuse de l'insurrection parisienne.

Dans Charleville, un ou deux mois après, il écrira *Les Premières Communions* et ce *Bateau ivre*, si terribles et si orageux aussi. Puis, au mois d'octobre de la même année 1871, ses dix-sept ans n'étant pas encore sonnés, il viendra, après un échange de lettres avec Verlaine, ainsi que nous l'avons naguère raconté ici, « prendre terre et langue ès la ville à Villon », grâce au louis à lui octroyé par un ami, M. Deverrière, auquel il a confié son espoir justifié de les étonner tous, ces poètes du Parnasse contemporain avec qui il va, enfin, fréquenter !

Nous sommes au temps de la vie dite parisiennement littéraire d'Arthur Rimbaud. Elle durera jusqu'à sa fuite avec Verlaine en Belgique. Ses faits et gestes d'alors, malgré des traces laissées nombreuses dans le souvenir d'un monde des Lettres, n'en demeurent pas moins de signification obscure. On a compris généralement mal, souvent pas du tout ; on a même systématiquement expliqué à côté ; puis, la lâcheté et l'hypocrisie s'en mêlant, on a interprété à rebours. Pour un Charles Cros et un



Paul Verlaine admirateurs, avec combien de vagues mérats et de grotesques carjats le pauvre poète du *Bateau ivre* eut-il affaire, qui le diffamèrent, osant, à l'applaudissement de leurs pareils, outrager son orgueil de dieu de leur suffisance d'imbéciles ?

Comme on sent à y réfléchir, connaissant ses aventures antérieures, que Rimbaud dut se sentir honoré du mépris de ces gens, qu'on a entendus traiter Villiers de l'Isle-Adam de crapule ; comme on comprend qu'il se soit ingénié à les scandaliser, en prenant le masque excessif de tout ce qui blessait leur pudeur de prudhommes ratés ! Lui, d'ordinaire et de nature si méditatif et renfermé, timide au fond, comme il devait jouir du spectacle de la terreur et du dégoût à eux causés par l'outrance de ses gestes et de ses attitudes !... Il se grisait, autant pour le bonheur de les stupéfier que pour celui d'une exquise excitation sensorielle. La félicité de l'opprobre, il l'avait pleine ainsi. Et, au grand émoi d'ire des thuriféraires, il rira des observations de Théodore de Banville, comme il a ri du « Shakespeare enfant » de Victor Hugo ; et, si telle de ces épouses de poète le nettoie de sa vermine, il chantera la joie infinie de cette sensation par cette toute délicatesse musicale, picturale et odorante : *Les Chercheuses de Poux* ! Et quel honneur, quel triomphe d'inquiéter jusqu'à un génial Charles Cros, jusqu'à un bizarre Cabaner, jusqu'à un Forain gavroche, et de laisser, dans le front étroit des autres, l'opinion fixe qu'on est un démon, un brigand promis à la guillotine.

Cependant, c'est à ce moment que Rimbaud suggérait à Verlaine les lois de cette poésie fluide, ténue, si vaguement troublante et précisément troublée dont se créeront les *Romances sans Paroles*, *Sagesse*, tout un art nouveau qui fera l'auteur des *Fêtes galantes* grand poète ; c'est à ce moment qu'il stylait de « diamant » ces notes qui seront les *Illuminations* placées au-dessus de toute littérature par la sagace et courageuse justice de quelqu'un pressentant, sans doute, que l'auteur aussi bien était en valeur humaine au-dessus de tous littérateurs !

Or et pour ce choir sur de l'actualité, Monsieur le comte Robert de Montesquiou-Fezensac est-il dans l'ignorance de ce que, son élégante admiration pour Marceline Desbordes-Valmore, il la doit à ce famélique, à ce guenilleux, à ce pouilleux d'Arthur Rimbaud, lequel sut bien, sous l'entassement des défroques et ordures romantico-parnassiennes, trouver le joyau et forcer Verlaine à le regarder sous toutes ses facettes ?

PATERNE BERRICHON

Légende

Celle que j'avais vue apparaître jadis
Aux étangs reflétés de rêve et de mystère
Tandis qu'elle mirait ses yeux crépusculaires
Dans leurs reflets pâlis et dans leurs eaux d'oubli ;

Celle qui s'en venait blanche parmi des lys
Dans les sanglots de neige où dormaient leurs douleurs
Tandis qu'elle effeuillait leurs pleurs ensevelis
Et foulait des sanglots en un chemin de fleurs ;

Celle dont l'âme pâle au soir semblait neiger
Parmi les fleurs et sur les eaux de somnolence
Où sa blancheur en y passant semblait bercer
Bercer le sommeil du silence ;

Depuis que dans les fleurs elle s'est effeuillée
Et que ses yeux dans les étangs se sont noyés
La mort a dans mon âme effeuillé des sanglots
De tristesse de fleurs et de souffrances d'eaux.

O les fleurs de douceur pour bercer la tristesse
Et les eaux de fraîcheur pour calmer la souffrance!
Je veux des fleurs, pour y mourir de leurs caresses.
Je veux des eaux, pour y mourir dans le silence.

Je voudrais dormir dans les fleurs
Dont seraient fleuries mes douleurs.
Je voudrais mourir dans les eaux
Où s'iraient noyer mes sanglots.

Oh je veux des fleurs
Et de la douceur
Pour mon âme en pleurs !

— Ma pauvre âme en pleurs
Voudrait les pâleurs
Des eaux qui se meurent
Berçant des douleurs !...

. . . .

— Et je m'en fus rêver d'oubli dans les fleurs pâles
Où des parfums d'amour dormaient ensevelis.
Dans mon âme il neigeait des baisers de pétales...
Et dans l'âme des fleurs je me suis endormi.

C'était dans la neige des fleurs
Comme des baisers de douceur
Qui berçaient mon âme pâlie.

Et mon âme parmi les fleurs
Qui berçaient sa mélancolie
A cru s'endormir aux baisers
De celle qui vint à passer
Auprès des étangs endormis,

Auprès des étangs de silence
Et près des fleurs de somnolence
Où sa vision a glissé
Pour avoir voulu les bercer.

Et les fleurs doucement se penchent vers les eaux
Où jadis elle vint se mirer en rêvant.
Et celle qui noya du ciel en se mirant,
Ce sont ses yeux qui me berceront dans les flots.

Son regard sur moi s'est posé ;
Car les eaux viennent me bercer
D'un infini mystérieux.
— Les flots sur mon âme ont passé.
Voici que sombre du passé.
Et tous mes sanglots de jadis
S'endorment dans les eaux d'oubli
Où de la mort vient me bercer.
— La mort me berce dans ses yeux.

Les fleurs ont endormi mon âme en se fanant.
Mais dans les flots ont sangloté leurs parfums las.
Et les eaux doucement viennent ensevelir
Mon âme qui pleurait et rêvait de mourir,

Mon âme qui pleurait celle qui s'en alla
Dans des parfums de fleurs et des reflets d'étangs,

Mon âme qui rêvait de mourir en l'aimant.

Louis Lestelle

Le mouvement des idées dans la Russie actuelle

Cet article n'est pas une critique détaillée de diverses productions littéraires : c'est une tentative de fixer sur le papier quelques formes de la mentalité dans la Russie contemporaine. Aussi les figures des écrivains ne nous intéressent-elles ici qu'en tant qu'elles expriment et incarnent tel ou tel courant de la pensée russe. Les individualités les plus marquantes peuvent seules y trouver leur place.

La réaction. — Quel est le trait caractéristique du mouvement des idées à l'époque où nous vivons? C'est le retour offensif de la réaction sous toutes ses formes contre l'idée socialiste, contre la recherche d'une organisation idéale où l'individu puisse vivre heureux et développer toutes ses facultés dans une société solidaire, librement constituée. Nous assistons à cette réaction dans l'Europe occidentale, mais ici elle n'est qu'une contre-partie de la poussée formidable des foules et des penseurs indépendants vers l'ideal du bonheur universel. En Russie, où le despotisme mi-tartare mi-byzantin avait réussi sous Alexandre III à réprimer une fois de plus la révolte des esprits, cette réaction se joue sans une forte contre-partie et, des sphères gouvernementales, pénètre dans la société elle-même. La littérature, la critique, la philosophie en portent les marques les moins équivoques.

Il serait cependant aussi injuste que superficiel d'exagérer l'omnipotence de cette réaction et surtout sa durée. La nuit s'epaissit juste avant l'aube et « les mouches, comme dit un proverbe russe, piquent cruellement en automne », c'est-à dire à la veille de leur disparition. Le courant d'opposition contre l'oppression, l'injustice, les traditions de l'Etat et de l'Église s'est visiblement rétréci, s'est ralenti, s'est troublé : c'est qu'une bonne partie de ses eaux coulent dans un chenal souterrain, prêtes à jaillir plus loin en sources gaies et pures, en fontaines abondantes, prêtes à démolir la voûte qui les ensevelit.

La génération précédente. — Un fait domine aujourd'hui l'état de la littérature russe : c'est la disparition des plus grands parmi ses ouvriers des derniers vingt ans. Mort est TOURGUÉNIEV, ce divin enchanteur, ce poète de la grâce, de la beauté et de l'amour, des sentiments d'humanité, Tourguéniev dont la mélancolie a ce charme doux et estompé qui émane des paysages de la Russie centrale, de ses champs de blé noir, de ses bosquets de chênes et de bouleaux, de ses coudriers qui ombragent le ruisseau murmurant là-bas, au fond d'un ravin de steppe... N'est plus parmi les vivants PISSEMSKY, ce grand cynique réaliste, dont l'âme ne fut jamais éclairée par la moindre étincelle de l'idéal nouveau. La mort a arraché des mains de DOSTOIEVSKY l'inexorable scalpel qu'il plongeait profondément dans le cœur humain, dans ses propres entrailles, — Dostoïevsky, qui hurlait en termes précis ses douleurs térébrantes, les mettant scrupuleusement sur son carnet d'artiste maniaque, tout ébranlé par cette « volupté de la souffrance ». Elle s'est tue également, la « muse de la douleur » de NÉKRASSOV, dont les remords de « seigneur repentant » ne sont égalés que par son amour du peuple, sa haine de l'oppression, son enthousiasme devant les héros des grandes convictions. Il ne siffle plus, le fouet satirique de CHTCHÉDRINE, arme redoutable maniée d'une main si habile que, dans la vaste prison que l'on appelle l'Empire russe, c'étaient encore les geôliers de la pensée qui souffraient le plus dans leur rage impuissante, se voyant zébrés de marques indélébiles. L'âme

délicate, profondément artiste, délicieusement douloureuse de V. Garchine a trouvé la paix, à laquelle elle aspira toujours, dans la demeure du néant. Et c'est dans une maison d'aliénés que se débat G. Ouspénsky, pauvre corps qu'a déserté un esprit des plus observateurs, un talent des plus puissants, qui, plus peut-être que n'importe qui, avait pénétré dans l'âme du peuple russe. Tolstoï lui-même, le grand Tolstoï, qui réussit à rendre ses créations plus réelles que la réalité, est mort pour l'art proprement dit : artiste incomparable, philosophe médiocre, il s'efforce en vain dans ses écrits de propagande de concilier son fier *credo* anarchiste avec l'idéal humiliant et moutonnier du christianisme.

Donc, à quelques exceptions près (dont nous parlerons plus loin), point de grandes figures, point de héros sur le champ de bataille des idées, mais un nombre toujours grandissant d'ouvriers ordinaires, dont quelques-uns, assez considérables, seront mentionnés ici. Sans initiative, sans grande originalité, ils reflètent d'autant mieux la réaction que j'ai signalée au commencement de cette étude. Et d'abord, tandis que les fortes individualités disparues avaient une conception déterminée — bonne ou mauvaise — du monde, de l'homme, de l'art, de son rôle social, les écrivains de nos jours vont un peu à la dérive, travaillent au hasard de la plume, produisent sans savoir trop quoi ni comment.

Le roman. — Que veulent dire en effet les *Quatre saisons*, les *Rêves d'une jeune fille* de I. Salov? Le talent de l'auteur, pour n'être pas hors ligne, est néanmoins réel; les scènes qui se déroulent dans ses nouvelles sont saisies sur le vif; les personnes qu'il dessine se détachent nettement sur le fond de la triste vie de nos campagnes. Seulement... seulement il y manque l'idée, le point de vue général qui fait que la meilleure photographie ne vous rendra jamais le souffle de la vie, l'illusion de la réalité aussi bien que le tableau d'un bon peintre. Prenons un autre auteur contemporain, un qui est très en vogue et dont on trouve la signature dans des organes aux tendances les plus opposées, I.-N. Potapenko. A première vue, chacun de ses romans, chacune de ses nouvelles a une idée qui pénètre l'ensemble des scènes, fait vivre les acteurs du drame : si vous allez au fond, vous verrez que cette idée n'est qu'un mirage, produit par l'heureux tempérament du romancier, qui ne peut voir ce monde qu'à travers le prisme de Pangloss, qui souvent « se tient les côtes » et toujours rit intérieurement. Là où l'auteur nous peint l'état d'âme des jeunes gens contemporains avec toutes leurs contradictions, leurs collisions intérieures, la verve du romancier est bien à sa place. Mais là où la question est plus compliquée, plus délicate à résoudre, où les côtés ridicules de la vie cachent un fond de tragédie, le rire de l'auteur ne peut provoquer qu'un pénible malentendu. D'ailleurs, le talent de Potapenko baisse rapidement au fur et à mesure que ce fécond romancier se transforme en une véritable machine à nouvelles, et dans ses dernières productions il est décidément au-dessous de l'auteur des *Idées saines* et de *Dans le service actif*. Et que dire de A.-P. Tchekhov, qui excelle dans l'art d'écrire toute une nouvelle en quatre ou cinq pages, si ce n'est plaindre ce talent réel, mais sans voiles ni boussole, qui flotte dans le monde de ses impressions à l'instar d'un enfant ou d'un sauvage? Ce défaut est particulièrement frappant dans ses productions un peu longues, telles que *la Steppe* ou *les Feux* qui montrent une suite de scènes à peine reliées entre elles d'une manière tout à fait extérieure (1).

(1) La revue blanche a publié une nouvelle de cet écrivain dans son numéro du 1er avril 1896.

La poésie. — Dans la poésie proprement dite, la réaction revêt une autre forme. Ici on a un idéal, mais cet idéal est dépourvu de toute portée sociale : c'est l'art pour l'art, la forme pour la forme, le son pour le son. On a honte d'« étaler la douleur civique à la Nékrassov, » on a peur de s'adresser aux sentiments, aux aspirations de la « vile multitude » : on s'extasie devant les fleurs, mais ces fleurs sont artificielles; on nous invite à écouter le chant des oiseaux, et ces oiseaux sont des serins mécaniques. On voudrait singer Verlaine, Maeterlinck, et on n'arrive qu'à montrer un abject indifférentisme à l'égard de cent trente millions d'êtres humains. Car, qu'on n'oublie pas une chose : en Russie, l'art pour l'art a toujours été préconisé par nos gouvernants, nos critiques et publicistes officiels, qui voient dans cette poésie une sorte de soupape de sûreté contre les tendances révolutionnaires et libertaires. Les pires valets du despotisme se réclament toujours chez nous de la poésie pure, — ô combien pure, comme une larme de mouchard baisant la main de son chef. Il est triste que cette manie se soit emparée de la plupart de nos poètes contemporains et que ceux d'entre eux qui ont commencé par chanter les grandes et nobles idées aient plus ou moins versé dans le snobisme artistique. Tel est N. MINSKY, qui avait débuté, il y a une quinzaine d'années, par les *Nuits blanches* et qui a commis depuis cette époque pas mal de vers nébuleux, grotesques et superbement niais, sans parler de sa traduction prétentieuse et mal réussie de l'*Iliade*. Tel est M. MÉREJKOVSKY qui, après avoir produit quelques poésies ampoulées, mais non sans quelques magnifiques envolées, et une très belle « nouvelle » en vers (en 1890), est devenu le chef de notre école symboliste. Quant à ses disciples, ces poéticaillons croissent comme des champignons, mais ils ne peuvent être mentionnés ici qu'en bloc et comme un curieux exemple de la manie imitative. Je crois au moins que la postérité se consolera facilement de ne pas savoir qui, parmi les Russes de l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-seize, a entonné l'hymne en l'honneur « des mains violettes qui se reflètent sur une muraille d'azur », et qui a réduit une œuvre poétique à ce seul vers : « Oh, cache, cache tes pieds pâles », en remplaçant la suite par une dizaine de lignes... de points significatifs.

La critique, la philosophie. — La critique littéraire s'est ressentie non moins de la réaction générale. Ici cette réaction se manifeste dans le dénigrement systématique des grands critiques et publicistes des « années soixante » (1860), TCHERNYCHEVSKY, DOBROLIOUBOV, PISSAREV; dans les tentatives de servir de truchement et d'introducteur précisément aux productions réactionnaires des dernières années; enfin dans la présomption de « frayer des routes nouvelles à la littérature russe » pendant qu'on rabâche tout bonnement les vieilles théories esthétiques de 1830. Les représentants de cette critique antédiluvienne ne sont pas non plus à citer : disons simplement que l'organe qui abrite ces quidams se publie à Pétersbourg et qu'il porte le nom de *Messager du Nord*.

Quant à la réaction philosophique, son quartier principal est à Moscou. Là, les pires folies métaphysiques célèbrent la fête de leur résurrection; là paraissent les *Questions de la philosophie et de la psychologie*, organe qui, il y a quinze ans encore, se serait effondré à son premier numéro sous les rires et les huées de tout le monde et qui, aujourd'hui, trouve des lecteurs respectueux, même dans le monde scientifique; là enfin, agissent et prêchent la métaphysique du haut de leurs chaires universitaires MM. GROT (transfuge du positivisme et ancien adepte de Spencer), le prince TROUBETSKOÏ, LOPATINE, tandis que le grand, l'unique VLADIMIR SOLOVIEV roule sa bosse théosophique un peu partout, à Pétersbourg comme à Mos-

cou, en poussant quelquefois jusqu'aux bords de la Seine, *in partes infidelium.*

V.-G. Korolenko (1). — Plus haut nous avons touché un mot de quelques exceptions à la médiocrité des écrivains contemporains. En effet, notre étude serait trop « unilatérale » et trop poussée au noir, si ce sombre tableau de la réaction actuelle n'était pas complété par un rapide portrait de quelques fortes individualités de l'art et de la pensée philosophique, de celles qui incarnent le vrai progrès, l'évolution normale de la Russie et qui permettent d'espérer que les jours de la réaction sont comptés. Dans le domaine du roman, nous trouvons V.-G. Korolenko, jeune et vigoureux talent, dont le genre combine heureusement la puissance évocatrice de Tolstoï et la fine et sympathique idéalisation de Tourguéniev. Et qu'on ne se méprenne pas sur le sens de cette phrase, qu'on n'aille pas nous accuser d'avoir trop surélevé le jeune romancier, qui du reste n'a pas encore donné toute la mesure de ses forces. Il ne s'agit pas ici de représenter Korolenko comme supérieur ou même déjà égal à deux géants du roman russe. Il s'agit de spécifier l'impression générale qu'on éprouve en li-



(1) *N. d. l. R.* — *Voici quelques notes autobiographiques inédites, de* V.-G. Korolenko (*Elles nous viennent de M. Paterne Berrichon, l'un des traducteurs du romancier russe*) :

«... Au cours de la troisième année de mes études (à l'Institut agronomique de Moscou), je fus administrativement expédié à Vologda, pour avoir participé à des désordres universitaires. Il faut dire que je n'y restai pas longtemps ; car, bientôt, on m'en faisait revenir pour m'établir, sous la surveillance de la police, à Cronstadt, où se trouvait alors ma famille. Au bout d'un an, je fus complètement rendu à la liberté.

« Cet événement de ma jeunesse, semblait-il, n'eût dû avoir de suites ; mais il n'en fut pas ainsi. Cet événement me classait dans la catégorie des « suspects », et ouvrait, par ce fait, une nouvelle période de ma vie : celle des « déportations par ordre administratif ».

« Il suffira de dire que mes frères, mon beau-frère, moi, toute ma famille, fûmes expédiés de différents côtés, à des milliers des verstes de distance ; et que — quelque invraisemblable que cela puisse paraître en la fin du XIXe siècle et dans un pays qui, comme le nôtre, est à juste titre considéré comme éclairé — non seulement sans jugement, mais sans instruction, sans même interrogatoire, nous nous trouvâmes séparés et dispersés durant six longues années. Même maintenant, je ne sais au juste le motif qui occasionna notre déportation dans les contrées lointaines de la Russie d'Europe et en Sibérie ! A toutes les demandes, verbales ou écrites, adressées par moi à ce propos, toujours j'ai reçu cette même réponse : « Pour être politiquement suspect ».

« Cette vie d'exil, pour mon compte personnel, dura de 1879 à 1885. Constamment, pendant ce temps, on me transférait d'un point à l'autre. D'abord, ce fut dans le gouvernement de Viatka, à Glazov, qu'on me relégua ; de là, ailleurs, à Gloukhya Liesnya Potchinki (cabanes solitaires habitées par une sorte de pionniers agricoles et situées au milieu des forêts, loin des villes et des villages et sur les bords de la haute

sant les nouvelles du jeune écrivain, dont les types, vigoureusement dessinés, rappellent la manière de Tolstoï, tandis que la scène où ils se meuvent, leurs évolutions mutuelles, ce je ne sais quoi d'intime qui sort de l'âme de l'auteur et répand sur eux une lumière idéale, tout cela est du Tourguéniev et du meilleur. Il y a par exemple une chose qui, à mon avis, constitue en faveur de Korolenko un avantage sur les deux auteurs en question : c'est l'idée largement démocratique, je dirai socialiste, qu'on trouve à la base de toutes ses œuvres; c'est la reconnaissance du droit de chaque individu au bonheur; c'est la chaleur avec laquelle l'auteur plaide pour ceux qui, usant de ce droit, se sont heurtés contre les obstacles, les ont brisés et ont été brisés eux-mêmes par une société follement entichée de légalité, une société qui a produit la lutte des intérêts individuels, la loi et le bourreau, mais qui, espérons-le, cédera la place à une meilleure organisation. Lisez *En mauvaise compagnie*, et arrêtez-vous un instant sur ce dialogue entre un petit garçon de la bourgeoisie, fils d'un juge honnête et inexorable, et un pauvre déclassé dont les enfants sont devenus les amis intimes de ce garçon : « Eh bien, mon garçon, vas-tu nous juger aussi, dis donc? questionne le paria. Et le petit de répondre d'un ton indigné : Mais je ne suis point juge. Je suis petit Basile. — L'un n'empêche l'autre, et le petit Basile pourra devenir juge, si ce n'est pas maintenant, ce sera pour plus tard. Cela se passe ainsi depuis bien longtemps. Vois-tu, je suis Tiburce, mon fils Valek. Je suis mendiant, mon fils aussi. Je vole, à te dire franchement; lui, il volera aussi. Et ton père me juge, — eh bien, tu jugeras un jour... celui-ci. — Ce n'est pas vrai, je ne vais pas juger Valek, répondis-je d'un ton

Kama). Puis, pour une raison qui m'est absolument inconnue, je fus transféré à Vychny-Volotchek ; d'où, après un séjour de six mois en prison dans l'attente du printemps, je fus expédié en Sibérie, à cause, sans doute, d'un malentendu. Il faut croire que ce malentendu, par la suite, se dissipa, car on me faisait revenir de Tomsk, pour m'installer à Perm, sous la surveillance de la police et avec défense de quitter la ville. Je suis resté là près d'un an à travailler comme employé de chemin de fer. En 1881, après le triste événement connu(*) du 1/13 mars, je fus encore une fois envoyé en Sibérie ; cette fois, dans la province d'Iakoutsk, aux bords des deux grands fleuves sibériens, le Léna et l'Aldan. Pour la première fois, je savais la raison de mon nouveau sort : on m'avait proposé, à l'exclusion des autres employés de chemin de fer, de prêter, comme déporté, serment au nouvel empereur sur « une feuille de serment » spéciale, et j'avais, refusant ainsi de me soumettre à l'exigence présentée sous cette forme, répondu qu'en qualité de déporté sans jugement, j'étais, de fait, privé des droits qu'ont les autres sujets.

« Dans cette province d'Iakoutsk, je passai trois années; m'occupant, l'été, d'agriculture, et, l'hiver, exerçant le métier de cordonnier, métier que j'ai appris lors de mon séjour dans le gouvernement de Viatka. Ce n'est qu'en janvier 1885 qu'on me vit de retour en Russie où, à Nijny-Novgorod, je m'installai avec les autres membres de ma famille revenus de tous les points de la Russie et de la Sibérie, après une séparation de six ans.

« Je dois à la vérité d'ajouter que, durant ce laps de temps, il m'est souvent arrivé de rencontrer, dans tous les milieux de la population russe, des marques profondément touchantes de ce sentiment d'humanité et de bonté sincères, propre aux Russes, et qui sait parfois adoucir les angles les plus durs de la plus pénible situation. Je dirai aussi que mes pérégrinations m'ont fourni les matériaux pour les nouvelles qui ont, les premières, attiré sur mon nom une certaine attention de la part des lecteurs. J'habite actuellement Nijny-Novgorod. Je suis marié et père de deux filles. Je vis exclusivement de mon travail littéraire, en collaborant aux revues et aux journaux : Rousskoïe Bogatstvo, Rousskaïa Mysl, Rousskia Viedomosti, etc. J'ai fait paraître en librairie deux volumes de *Contes et Nouvelles*, *l'Aveugle Musicien* et *l'Année de Famine*. »

(*) Le meurtre d'Alexandre II.

bourru. — Non, il ne va pas le juger, intervint la petite Maroussia, tâchant de me disculper de ce terrible soupçon... »

Iakoubovitch. — Dans le domaine de la poésie j'opposerai à nos adorateurs des « pieds pâles » M. Iakoubovitch, qui, sans être un grand poète, possède un très beau talent, un talent mâle, énergique, aux accents virils, aux rimes très heureuses, — tout cela vibrant d'émotion et chauffé par la grande conviction révolutionnaire. Car il faut que le lecteur sache que le jeune poète est depuis dix ans enseveli dans les neiges de la Sibérie orientale, pour avoir appartenu au terrible parti de la « Volonté du peuple », qui faillit renverser en 1881 le trône des autocrates. Pendant que les rimeurs de la Russie contemporaine font fi de la sinistre réalité, Iakoubovitch n'a cessé de chanter un hymne enflammé à la Liberté, de combattre les oppresseurs de son pays Le malheur veut que ses meilleures poésies n'aient pu paraître qu'à l'étranger dans les organes socialistes, dont le public est nécessairement restreint : sinon elles jouiraient d'une réputation infiniment plus grande. Je signalerai son *Pétersbourg*, où il décrit d'une manière saisissante cette sombre capitale, au moment où elle fut secouée par la tempête révolutionnaire. Et ses *Fantômes*, ombres douloureuses des héros qui ont péri sur l'échafaud et qui envoient leurs malédictions aux traîtres et aux peureux ! Je traduirai ici les deux strophes qui constituent l'admirable *Préface* : « Je chante pour ceux dont l'âme est jeune, qui souffrent les souffrances de leurs frères ; ma muse était la nuit de la casemate, les cordes de ma lyre — la chaîne et le gibet. A vous les soucis de l'art impeccable, à vous, ô chantres de l'amour et des fêtes : moi, je chante les douleurs incommensurables d'une génération maudite par le dieu du sort... »



N.-K. Mikhaïlovsky. — La critique et la philosophie dignes de ce nom se trouvent aujourd'hui incarnées en la personne de N.-K. Mikhaïlovsky. Loin d'être un révolutionnaire dans le sens propre de ce mot, d'agir à l'ombre en conspirateur, ce rare esprit s'est placé de propos délibéré sur le terrain « légal », si on peut appliquer ce terme à la Russie où tout est illégal sauf la tyrannie. C'est là, sur la scène grise et triste de la vie russe qu'il « sert la Vérité, la même Vérité », comme il s'exprima un jour non sans une fierté légitime ; là qu'il combat depuis plus de trente ans le bon combat pour les grandes idées émancipatrices qui tôt ou tard affranchiront l'humanité. Véritable continuateur de Tchernychevsky et de Dobrolioubov, il est l'interprète, le porte-parole naturel des éléments conscients de la Russie. Je cherche en vain autour de moi un exemple connu des Européens occidentaux pour expliquer à mes lecteurs le rôle et l'influence de Mikhaïlovsky sur ses compatriotes. Eh bien, figurez-vous tout d'abord une nature richement douée, ouverte à toutes les connaissances et à toutes les

émotions, comme celle de Voltaire. Dotez-la d'une rare puissance d'analyse, d'une implacable logique rappelant l'appareil mental de Taine, mais sans ses passions de réactionnaire; faites-en un polémiste franc, droit et redoutable comme Proudhon; enjolivez cette figure des goûts artistiques d'un Sainte-Beuve : vous aurez Mikhaïlovsky, notre Mikhaïlovsky, non pas que je veuille m'amuser à établir une proportion exacte entre sa taille et celle des grands morts, mais pour donner au lecteur une idée de la physionomie intellectuelle de ce philosophe, critique et publiciste. De bonne heure il avait pris une position indépendante à l'égard des penseurs qui inspirèrent ses premières idées. Il admet la classification de Comte, mais sans verser dans les rêveries politiques du chef du positivisme et surtout de ses pieux disciples. Il n'a pas hésité de rompre en visière à l'évolutionnisme bourgeois de Spencer, de tourner en ridicule ses analogies biologiques et d'opposer à sa fameuse loi de « différenciation » de la société humaine la formule du développement intégral de l'individu au milieu d'une société de plus en plus égalitaire et solidaire. Nos grands écrivains trouvaient aussi le meilleur commentateur dans Mikhaïlovsky. Et j'aurais voulu citer ici la fin de son célèbre article de 1883 sur Tourguéniev, quand il imagine que tous les personnages créés par le romancier se sont rassemblés autour du cercueil pour rendre le dernier hommage à celui qui leur avait donné la vie, et que tous défilent devant le grand mort chacun dans sa réalité idéale, chacun avec ses traits, ses manières, ses pensées.

P.-L. Lavrov. — Je ne pourrai pas cependant clore cet article sans avoir au moins mentionné un autre remarquable penseur de la Russie actuelle, un homme dont l'influence directe est malheureusement assez restreinte, car ses œuvres et son nom même sont strictement prohibés dans l'Empire : j'ai nommé le profond philosophe Lavrov, qui vit, — révolutionnaire exilé, — à Paris, d'une belle vie de savant et de propagandiste.

Ivan Korsakov

Notes dramatiques

Comédie-Française : *Les Rantzau*, d'Erckmann-Chatrian.

Rien n'est instructif comme les spectacles d'été à la Comédie-Française. Dans les stalles de l'illustre théâtre se coagule un public spécial, merveilleusement composite, mais où dominent l'élément britannique et le départemental. Cet auditoire écoute avec une force d'attention, une patience, une volonté de comprendre qui le dénoncent en majeure partie exotique et provincial. Il a le respect de la scène que soutiennent les deniers nationaux et sur laquelle s'agitent, vocifèrent et lamentent des comédiens dont quelques-uns ont du ruban. Enfin il se passionne pour des dramaturgies d'ordre souvent secondaire, mais qui ont ce mérite au moins de se contenter de développements scéniques angéliquement simples, accessibles à toutes intelligences, même à travers le voile — ou mieux la bâche — d'un idiome parfois péniblement interprété.

De ce biais, le choix des *Rantzau* me paraît extrêmement judicieux. C'est un excellent spécimen de spectacle estival. Deux frères se haïssent; leurs enfants s'aiment et finissent par les réconcilier. Est-il sujet plus palpitant, plus ouvert, plus immédiatement abordable à tout intellect moyen, qu'il ait été mûri dans les jésuitières espagnoles ou dans les gymnases germains? Les raisons pour lesquelles le fils Rantzau force son

père Jacques et son oncle Jean à s'ouvrir leurs bras mutuels et à se les croiser sur le dos, cependant que les poitrines s'écrasent l'une contre l'autre dans une secousse d'émotion escomptée pendant quatre actes, ces raisons toutes théoriques (car c'est une plaidoirie en règle et plusieurs points que nous assène le jeune forestier, familier, hélas, des scieries!) sont celles même de toute bourgeoisie de Caen à Astrakan; il n'est pas un voyageur, de près ou de loin venu, qui ne les approuve pleinement et ne les sanctionne de hochements de tête satisfaits et de chocs de paumes. « Depuis que vous vous détestez et vous traquez, dit Georges aux deux frères, qu'avez-vous fait de la famille Rantzau? vous l'avez diminuée dans son honorabilité et dans sa fortune; elle est moins *considérée* et moins *riche* qu'avant votre inimitié. » De tels arguments sont de nature à convaincre le plus international des publics; ce fils parle comme un livre polyglotte; toutes les oreilles et toutes les âmes s'ouvrent d'elles-mêmes à une dialectique aussi décisive. Si les deux frères y résistaient, le public malgré la révérence que lui inspire ce lieu sacro-saint serait capable de se fâcher, rose, comme il sied à un public dirigeant.

Le succès des *Rantzau* vient donc d'abord à mon sens de l'extrême bourgeoisisme des sentiments exprimés et des intérêts en conflit. C'est bien là un type accompli de ce drame bourgeois dont Diderot avait pressenti la puissance d'action et d'émotion. Il ne s'y agit plus, comme dans les tragédies vétustes, de la destinée d'un royaume, mais bien de la destinée d'une famille menacée par une passion (ici, la haine fraternelle). C'est l'éternel antagonisme tragique transposé, resté tragique pour une société essentiellement bourgeoise qui, dans la débâcle générale des idées et des mœurs, fait de la Famille une entité, une personne abstraite et impérieuse, dont les droits rationnels et théoriques sont décrétés supérieurs à ceux des individus.

En outre, ce sujet est traité naïvement, d'une façon grossière, fruste et parfois pourtant vigoureuse, qui plaît presque nécessairement à un public ambigu et de délicatesse douteuse. Les Rantzau sont des médiocres qui pour d'imbéciles raisons se détestent, mais ces médiocres sont des violents; et déjà sympathiques d'être médiocres, ils le sont encore d'être si clairs, si compréhensibles, si révélateurs d'eux-mêmes par leur véhémence et leur emportement. Les auteurs sont fort experts dans cet art de traiter *à la papa* une situation dramatique. D'ailleurs, pauvres psychologues, ils évitent religieusement tout semblant de scène où se pourrait développer un conflit sentimental. La scène nécessaire, inévitable, mathématiquement forcée de la rencontre des deux frères est aimablement escamotée entre le 3e et le 4e actes. Habilement, sottement, ils ne nous montrent que l'extérieur du drame, le décor, tout ce qui prête à effet de théâtre, j'entends à effet matériel! Le public est ravi. Parbleu! pièce de saison; dîner léger pour estomacs fatigués par les températures caniculaires: on n'y sert que des hors-d'œuvre!

Interprétation peu fondue. Il n'y a qu'un rôle de femme dans cette plus que médiocre pièce et il est plus que médiocrement tenu. Mlle du Minil est une Louise Rantzau d'une sécheresse, d'une correction, d'un ligneux désespérants; et ses intonations mélodramatiques, ses yeux de poisson défunt, toute la céruse dont elle se sinistre les joues pourront toucher certains nerfs débiles, mais taperont sur la plupart des autres. Son Roméo, A. Lambert fils, n'est guère plus satisfaisant et joue au public d'une façon insupportable. Par contre, Laugier et Leloir dessinent des silhouettes saisissantes d'Atrides villageois et il faut tout particulièrement louer la grande allure de Leloir et son admirable tenue pendant la lecture de la convention. De Féraudy, dans un rôle banalissime et raseur de maître d'école, est paterne, bonhomme, ému, émouvant — tout cela à petites doses.

COOLUS

La danse des tables

On sait que les manifestations spirites se produisent, pour la plupart, par les mouvements de tables autour desquelles les adeptes de la doctrine kardéciste sont assis en chaîne sympathique. Bien que le spiritisme présente beaucoup d'autres phénomènes d'un caractère plus rare et plus relevé, celui-ci en est devenu pour ainsi dire le type ; c'est d'ailleurs le plus facile à obtenir ; c'est aussi celui à la vérification expérimentale duquel les savants positifs se sont surtout attachés.

Un des plus considérables parmi ces derniers, le comte de Rochas, vient de mettre au jour un livre qui constitue, à l'égal des expériences de William Crookes, une des plus fortes preuves écrites que l'on puisse donner de la réalité des phénomènes spirites.

Ce « recueil d'observations et d'expériences », comme il intitule modestement l'*Extériorisation de la Motricité*, présente la reproduction et le résumé des travaux les plus sérieux et les plus certains auxquels on se soit livré dans cet ordre de recherches.

Pour l'édification de nos lecteurs, nous reproduisons quelques fragments du compte-rendu de ces dernières expériences, compte-rendu signé par tous les expérimentateurs.

Avant de commencer toute séance, ces derniers inspectaient minutieusement la pièce, en cataloguaient les meubles, en examinaient l'arrangement, de telle sorte qu'aucune communication avec le dehors, aucune disposition frauduleuse du médium ne fût possible.

Voici quelques phénomènes, choisis parmi les plus indiscutables de ceux qui se sont produits à l'Aguelas.

Séance du 25 septembre 1895. — Nous extrayons du compte-rendu le récit suivant :

« ... L'éclairage de la pièce est donné par la lumière de la lampe à pétrole, placée à 2 ou 3 mètres des observateurs ; la flamme en a été légèrement baissée, mais on y voit très distinctement, et assez bien pour lire un livre à petits caractères ; la lumière permet de se rendre un compte exact du moindre mouvement du médium et des assistants. Le médium est vêtu d'une robe noire plate très simple qui dessine exactement ses formes. M. Sabatier s'assied à droite du médium et tient de la main gauche la main droite de celui-ci ; M. Maxwell s'assied à la gauche du médium et sa main droite tient la main gauche de celui-ci ; M. de Gramont prend place en face du médium à l'autre extrémité de la table. Les mains du médium étaient embrassées par celles des observateurs de manière à ne pouvoir leur échapper. Le Dr Dariex s'est placé à droite du médium ; il est presque couché sur le parquet, accoudé seulement sur un tabouret bas, au coin de droite de la table, surveillant ce qui se passe au-dessous. De cette position, tout particulièrement favorable pour cette inspection, le Dr Dariex voit parfaitement le milieu de la table et les genoux du médium ; il voyait très clairement trois des pieds de la table en entier ; l'extrémité inférieure du quatrième pied,





TRANSPORT DEVANT LE MÉDIUM D'OBJETS PLACÉS DERRIÈRE LUI

Contrôleurs : M. Maxwell, vu de profil ;
M. de Rochas, vu de face ;
M. de Gramont, le bras sous la chaise ;
M. Dariex, derrière le rideau.

Le médium Eusapia est complètement caché par le rideau.

masquée pour lui par la robe d'Eusapia, était surveillée par M. Maxwell. Les mains d'Eusapia, séparées l'une de l'autre, et celles des observateurs qui les tiennent, sont posées au-dessus de la table sans rapport avec les bords mêmes de la table. Le médium entre « en transe », gémit, se tord, paraît souffrir de douleurs analogues à celle de l'accouchement. La lumière est affaiblie graduellement, sur la demande d'Eusapia, à mesure que sa transe s'accentue, jusqu'au moment où l'œil habitué ne distingue plus que la silhouette des objets. A ce moment, la table, après s'être inclinée en s'élevant des deux pieds du côté gauche du médium, s'est élevée rapidement à $0^{m}30$ au moins au-dessus du sol, *horizontalement*, les quatre pieds étant simultanément détachés du sol. Cette position se maintient pendant au moins trois secondes ; puis la table retombe brusquement. Pendant qu'elle est en l'air, MM. Maxwell et Sabatier, situés chacun d'un côté du médium et lui tenant chacun une main qui se voit très clairement, constatent que les mains, placées simplement au-dessus de la table n'en saisissent nullement les bords et se détachent même parfois de la surface de la table soulevée ; ils constatent aussi *de visu*, en se penchant, que les pieds de la table voisins du médium, sont entièrement libres de tout contact avec ce dernier. M. Dariex, placé en observation au-dessous de la table, comme il a été dit ci-dessus, affirme que les genoux du médium sont restés immobiles et qu'aucune jambe n'a été avancée pour soulever la table par en dessous, et la maintenir ainsi en lévitation. Le même phénomène se reproduit encore une fois dans des conditions semblables. M. Sabatier en profite pour passer sa main droite restée libre le long des jambes du médium, et constate qu'il n'y a aucun déplacement de ses jambes et aucun contact avec la table soulevée... » (1).

Nous pouvons présenter à nos lecteurs, grâce à l'obligeance de l'éditeur de M. de Rochas, une photographie au magnésium prise à l'Aguelas, du mouvement d'une chaise à travers les airs.

Le médium héros du livre de M. de Rochas, Eusapia Paladino, fut présenté au grand public par le professeur Ercole Chiaia, qui surveillait depuis plusieurs années le développement de ces merveilleuses facultés.

La première série importante d'expériences fut inaugurée à Naples, en 1891, par le célèbre Lombroso et MM. Ciolfi, Ascensi, Tamburini, Vizioli, tous savants et professeurs. — En octobre 1892, de nouvelles séances eurent lieu, à Milan, au domicile de M. Finzi, directeur d'une revue spirite, en présence de Lombroso, d'Aksakov, du célèbre philosophe Karl du Prel, du professeur Brofferio, du professeur Ch. Richet, de M. Schiaparelli. — En janvier 1893, à Naples, une autre série de travaux eurent lieu, dont M. Wagner, professeur de zoologie à l'Institut anatomique de Pétersbourg, donne le résumé.

Le peintre Henri de Siemiradski assista en outre à de nombreuses séances à Rome en 1893, et à Varsovie en 1894, avec le professeur Richet, le baron de Schrenck-Notzing, Lombroso, les docteurs Danilewski et Dobrzycki.

M. Richet conduisit en 1894, dans son château de Carqueisanne, 35 séances avec Eusapia, en présence de M. et Mme Sidgwick, M. et Mme Lodge, M. Myers, très connus en Angleterre, les docteurs Ochorowicz et Ségard, le baron de Schrenck-Notzing. — En 1895, eurent lieu à Cambridge bon nombre d'expériences en présence de plusieurs membres de la *Society for psychical Research* ; ces séances eurent de mauvais résultats à cause de la défiance préconçue de MM. Sidgwick et Hodgson, qui croyaient *a priori* les phénomènes truqués ; le rapport du docteur Ochorowicz est particulièrement remarquable comme exposé de la méthode à suivre dans ces sortes de recherches.

Enfin M. de Rochas tint, l'année dernière, à l'Aguelas, une série d'ex-

(1) *Op. cit.*, p. 269 et suiv.

périences concluantes en présence du docteur Darieix, du comte de Gramont, de M. Maxwell, du professeur Sabatier et du baron de Watteville.

Il serait oiseux de récapituler ici toutes les expériences précédentes ; celles du comte de Gasparin, celles du professeur Hare, celles de Crookes, celles de Stamton Moses, de Home, de Slade, de Donald Mac-Nab, de M. Horace Pelletier, du docteur Joire, etc., etc.

« Refuser de croire à des affirmations aussi nombreuses, aussi nettes, aussi précises, c'est rendre impossible l'établissement d'une science physique quelconque ; car l'étudiant ne saurait exiger d'être le témoin de tous les faits qu'on lui enseigne et dont l'observation est souvent difficile.

« Refuser de s'occuper de certains phénomènes, quand on est convaincu de leur réalité, par crainte du *qu'en dira-t-on*, c'est à la fois s'abaisser soi-même en montrant une faiblesse de caractère méprisable et trahir les intérêts de l'humanité tout entière. Nul ne saurait en effet prévoir les conséquences d'une découverte quand il s'agit de forces nouvelles : celle qui, il y a cent ans, ne se manifestait que par la contraction des cuisses de grenouilles suspendues au balcon de Galvani n'est-elle point la merveilleuse source de mouvement et de lumière qui, aujourd'hui, anime nos locomotives les plus puissantes et illumine les côtes de nos continents ? (1)



Il ne nous reste que peu de place pour la quantité de notions que nous aurions encore à exposer sur le lien qui existe entre ce phénomène et les théories ésotériques.

Dès l'abord, il faut noter une différence fondamentale entre les faits d'apparence miraculeuse produits par un médium et les mêmes faits produits par un individu entraîné selon les méthodes de la physiologie occulte : c'est que, dans le premier cas, la production du phénomène est aléatoire, tandis que, dans le second, elle est subordonnée à la volonté de l'opérateur.

Malheureusement ce genre d'expériences a été observé bien moins souvent et dans des conditions défavorables au point de vue de la certitude scientifique; on peut en trouver un exemple sûr dans les expériences de D. Mac Nab (2) parmi lesquelles on remarque les mouvements sans contact d'une canne obéissant à la volonté du médium, et ce, en pleine lumière.

Les dhamanes des Tartares se servent pour retrouver les objets volés d'une table qui, après certaines invocations, se met de soi-même en marche et découvre le lieu où est caché le produit du larcin (3).

La collection de l'Initiation contient le récit de beaucoup de faits semblables obtenus par M. Horace Pelletier au moyen de sensitifs à l'état de veille. Louis Jacolliot, dans son *Voyage au pays des fakirs charmeurs*, donne le récit de ce phénomène produit à volonté par le fakir Cowindassamy (Gowinda-Swami) ; mais il faut savoir que, même dans l'Inde, cette patrie du miracle, de tels faits sont rares à observer vierges de toute prestidigitation.

Il faut enfin citer comme renfermant beaucoup de récits, véridiques et certifiés, de lévitation, la collection d'une revue indo-anglaise, Theoso-

(1) *Extériorisation de la Motricité*, Paris, 1896, in 8°. Préface.

(2) *Lotus Rouge*, octobre et novembre 1888.

(3) *Voyages de Pallas*, trad. par G. de la Peyronnie, IV, p. 103-104. — Wrangell : *Le Nord de la Sibérie*, trad. par le prince Galitzin, tome I.

phist, imprimée à Adyar-Madras ; je n'ai malheureusement pas eu le temps de rechercher ces faits. Mais en voici un autre observé dans une autre patrie du mysticisme.

M. A. Diezmann raconte le fait suivant (1) :

« Un Anglais qui avait vécu six mois chez les Druses et qui avait su gagner leur confiance fut mis au courant, par la renommée, des miracles accomplis par un de leurs chefs, nommé le cheik Beschir ; mis en présence du thaumatuge, ce dernier commença par refuser toute production de ses pouvoirs, alléguant qu'il n'était plus en relation avec le monde invisible que pour guérir ses semblables. Mais après une connaissance de quelques jours il voulut bien consentir à montrer quelques phénomènes au voyageur curieux.

« Il prit un baquet plein d'eau, prononça dedans quelques formules et le fit tenir par deux assistants qu'il plaça face à face.

« Le cheik commença à y murmurer rapidement des incantations sans doute tirées du Koran, tandis qu'il en scandait le rythme en frappant de sa main droite sur la gauche. Le baquet restait immobile quoique le magicien répétât ses incantations avec une telle force que la sueur coulait sur son front et sur sa barbe malgré un vent froid qui entrait par la porte de l'habitation. Enfin, le baquet commença à se mouvoir, d'abord lentement, plus vite, jusqu'à ce qu'il fît avec assez de rapidité trois ou quatre tours sur lui-même. Le cheik cessa son murmure et le baquet s'arrêta. Après une pause d'une minute, les conjurations furent reprises, et le baquet recommença sa rotation; le cheik l'approcha de mon oreille et j'y entendis un bouillonnement semblable à celui de l'eau chauffée. — Cet exercice semblait avoir épuisé les forces du magicien qui déclara s'y être livré pour la dernière fois. »



Quant à la théorie de ces miracles, elle est connue des initiés en Orient comme en Occident. Chez nous elle se trouve exprimée dans certains talismans solaires des manuscrits appelés *Clavicules de Salomon ;* mais pour déchiffrer ces signes bizarres, qui ne sont que les schémas géométriques de certaines forces à mettre en action, il faudrait toute une étude qu'il m'est impossible d'entreprendre ou même d'indiquer ici.

La théorie des Hindous sur le même sujet est identique à celle qu'expriment les pentacles de notre tradition; mais elle est enseignée sous une autre forme.

Les expériences de la motricité des objets appartiennent au système d'entraînement appelé Hatha-Yoja ; elles s'opèrent par les ascètes (sannyasis) au moyen de la maîtrise du mouvement respiratoire et de l'abstraction de l'entendement de certaines images mentales des forces hyperphysiques. Les Hindous considèrent que la respiration physique comporte une respiration éthérée, et que l'ego humain suit le cours de cette dernière ; par conséquent, régler les mouvements du thorax revient à régler le travail intellectuel. — Ce résultat obtenu, la volonté de l'opérateur évoque ce qu'ils appellent les *Tattwas*, c'est-à-dire les types des essences subtiles de l'Univers, et ces forces répondent à l'appel d'un verbe puissant, pour produire des phénomènes merveilleux.

Il faudrait beaucoup plus de place que celle dont nous disposons pour exposer ces théories ; aussi réserverons-nous ces études métaphysiques pour un temps plus éloigné, si toutefois elles ne semblent pas dénuées d'intérêt pour nos lecteurs.

SÉDIR

(1) *Aus der Fremde*, 1860.

Le Congrès de Londres

Dès leur arrivée à Londres, les délégués du continent reçurent, des mains de la commission d'organisation des congrès, un programme de la grande démonstration qui devait avoir lieu le dimanche 26 juillet à Hyde-Park. Le texte de la résolution soumise à l'assistance commençait ainsi : « Ce meeting international de travailleurs reconnaît que la paix entre les nations du monde est la base essentielle de la fraternité internationale et du progrès de l'humanité. » Cette phrase ne s'appliquait pas à la paix entre les nations du monde socialiste. En tous cas, dans le congrès « la fraternité internationale et le progrès de l'humanité » ont vu leur base essentielle leur faire complètement défaut.

Ce résultat était facile à prévoir pour qui avait suivi les travaux de la commission d'organisation. Dans certains pays, en France par exemple, une commission d'organisation est une réunion d'individus chargés de trouver les moyens pratiques de réaliser quelque chose. En Sozial democratie, cela est bien différent : une commission d'organisation d'un congrès prend tous les pouvoirs que peut avoir le congrès et les exerce. C'est ainsi que les communistes révolutionnaires d'Allemagne, les socialistes antiparlementaires de Hollande, etc., ont été, avant même la réunion du congrès, déclarés indignes d'être inscrits sur le rôle des délégués. La commission d'organisation, en supprimant une virgule dans la formule d'admission, avait pu déclarer que ces groupes n'étaient pas « consubstantiels » à la Sozial democratie, de la même façon qu'autrefois les pères de l'Eglise, en ajoutant un iota, avaient pu déclarer que le Fils était bien consubstantiel au Père. — Il y a mieux : le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire français, et la Fédération des Bourses du Travail de France avaient envoyé en temps convenable des propositions pour l'ordre du jour. Elles n'y furent pas insérées. On protesta. La commission répondit : « Comme nous comprenons vos légitimes protestations ! Mais elles ne nous touchent pas. Car, vous, parti ouvrier socialiste révolutionnaire, vos propositions nous sont arrivées vingt-quatre heures après le terme fixé et la faute en est probablement aux Postes et Télégraphes ; et vous, Fédération des Bourses du Travail, nous vous avons oubliée, et récriminer ne servirait plus de rien. — Le comité d'organisation de la Grève générale avait eu beaucoup de peine à se faire admettre.

Ces procédés découvraient fort bien les intentions du parti qui avait la majorité dans la commission d'organisation. Tant que le socialisme n'a eu affaire qu'aux ouvriers proprement dits, il est resté très intransigeant. Ses représentants les plus éminents n'avaient que des paroles amères pour ce que Marx appelait déjà en 69, la démocratie socialiste, le socialisme des petits bourgeois, des épiciers, etc. « On a émoussé la pointe révolutionnaire des revendications sociales du prolétariat pour leur donner une tournure démocratique. » (K. Marx, *18 Brumaire*, page 41). Mais dès que les socialistes se sont décidés à user des armes légales dans leur action politique, du bulletin de vote et, comme dit Bebel, de la machinerie parlementaire, ils ont abandonné avec une rapidité curieuse tout ce qui était la raison même de leur existence comme socialistes, et, pour avoir des voix, ils ont adopté le point de vue de la petite bourgeoisie commerçante et paysanne « qui croit que les conditions *particulières* de son émancipation sont les conditions *générales* sous lesquelles seulement la société moderne peut obtenir sa libération et éviter la lutte des classes. » (K. Marx : *Op. cit.*, p. 42). Ils font de la politique et veulent que tous les socialistes en fassent.

Aussi était-il d'une importance extrême pour la Sozial democratie internationale de faire déclarer par le congrès ouvrier international que le socialisme devait être démocratique et petit bourgeois et on y a réussi : on ne s'est pas déclaré opposé au maintien de la petite propriété, au

maintien des nationalités, et deux et trois fois par jour des députés ont éloquemment recommandé l'action politique légale comme le « moyen par excellence » de faire la révolution sociale.



Quatre français devaient parler à la démonstration de Hyde Park : Guesde, Millerand, Jaurès, Lafargue, trois députés et un ancien député. Les ouvriers français demandèrent qu'au moins un travailleur pût prendre la parole, et ils déléguèrent à cet effet leur camarade E. Guérard, secrétaire du Syndicat national des Travailleurs des chemins de fer français (60,000 adhérents). Les trois députés parlèrent au nom du parti ouvrier ; même l'ancien député (gendre de Marx, il est vrai) prit la parole, mais Guérard dut se taire ; il parut surprenant aux délégués des syndicats qu'un des leurs n'ait pu se faire entendre parce qu'il n'était ni gendre ni député, mais, croyant que c'était là une habitude anglaise, ils n'insistèrent pas trop. Ils avaient d'ailleurs déjà vu les députés français et la grande famille sociale démocratique internationale arriver à la démonstration en de superbes landaus et faire en voiture le chemin que la foule faisait à pied ; croyant encore que c'était une habitude anglaise, ils n'avaient rien dit ; mais ils comprenaient bien qu'ils n'étaient pas les égaux de leurs co-délégués parlementaires.

C'est à la réunion préparatoire de la section française que la divergence entre l'élément purement ouvrier et l'élément parlementaire devint manifeste. A partir du lundi, il y eut toujours opposition diamétrale entre les ouvriers français, qui se sont trouvés en accord sur toutes les questions, et les parlementaires. D'abord Gabriel Deville déclara qu'avant tout on ne pouvait se soustraire à une petite cérémonie, qu'il fallait que tout délégué, en déposant son mandat sur le bureau, jurât devant toute la section qu'il était bien partisan de l'action électorale et de l'action parlementaire ; et les délégués de syndicats apprirent de Jaurès qu'ils étaient des réactionnaires puisqu'ils se plaçaient sur le terrain légal en représentant des syndicats, tandis que lui se plaçait sur un tout autre terrain puisqu'il recommandait le vote et l'action législative. Les considérations de Jaurès et la cérémonie de Deville répugnèrent aux délégués de syndicats, fédérations de métiers, bourses du travail, et aux membres du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, et par 54 voix contre 48 on repoussa ce que demandait Deville. C'était le premier incident.

Excités, et peu au courant de ce qui se passe en général dans les congrès ouvriers, les citoyens Jaurès, Millerand, Viviani, Gérault-Richard prennent immédiatement une belle allure. Ils n'iront jamais jusqu'à produire un mandat régulier ; n'ont-ils pas reçu un mandat de leurs électeurs et qui a plus de valeur que celui de n'importe quel syndicat ? Indubitablement, comme nous l'explique le citoyen Jules Guesde, car un mandat de syndicat ne vaut que 25 sous (le prix d'un timbre en caoutchouc), tandis qu'un mandat de député a une valeur supérieure (25 fr. par jour, croyons-nous). Grâce à l'habileté d'un scrutateur, les députés sans mandats sont admis par 60 voix contre 48. C'était le second incident.

Pleine d'astuce, la commission d'organisation avait inséré dans le règlement du Congrès un article 11 d'après lequel, passé lundi, aucune modification au règlement ne serait reçue. C'était donner, d'une façon assez enveloppée, force de loi à la résolution de Zurich sans que les délégués fussent appelés à se prononcer. Comme on devait voter là-dessus par nationalité, les parlementaires saisissent rapidement l'occasion de reprendre leur petite proposition. On discute, on vote par appel nominal, on recommence une seconde fois et après un pointage minu-

tieux, par 57 voix contre 56, les parlementaires se voient battus. « Retirons-nous pour délibérer », s'écrient les plus belliqueux. — Deux chaises se lèvent, c'est que le citoyen Delory cherchait à s'emparer des mandats ; il y renonce promptement. — Quelques minutes après nous apprenons que les parlementaires français ont déclaré officiellement par voie de manifeste qu'ils ne veulent plus « du contact physique » des anarchistes !

Ce sont ces trois incidents qui ont définitivement séparé dans la section française le socialisme petit bourgeois et réformiste du socialisme révolutionnaire. Il est bien inutile de s'étendre beaucoup sur ce qui s'est passé au congrès et pour une raison simple. En effet : 1° ou le président du congrès est un membre, un ami, un allié de la famille Marx, et il refuse la parole à tous ceux qui ne sont ni amis ni alliés ni membres de la « famille » ; 2° ou le président est indépendant et c'est alors le bureau, c'est-à-dire la « famille », qui préside et refrène toutes les velléités d'indépendance ; 3° si même par ruse ou par tout autre moyen on obtient miraculeusement la parole, les traducteurs, tous membres de la « famille » ou affiliés, ont soin de transformer scrupuleusement les discours qu'ils traduisent (Mme Aveling) ou plus simplement encore déclarent n'y avoir rien compris (Mme Zetkin) et se refusent à toute translation ; 4° quand un vote à main levée déplaît à « la famille », un de ses membres se lève et demande le vote par nationalité, qui est alors de droit, et la Bulgarie, la Pologne, la Russie, la Bohême, l'Australie, la Roumanie, etc., toutes nations dont la représentation est un des privilèges de la « famille », ont tôt fait de changer le vote pour le plus grand profit de l'internationale sozial democratie ; 5° le vote à main levée lui-même était vicié par l'étrange représentation des Anglais. La Social democratic Federation avait, en effet, 120 délégués, tandis que l'Independent Labour Party, dont les adhérents sont à peu près trente fois plus nombreux, ne comptait que 115 délégués ; la représentation des Trade's unions était encore plus inversement proportionnelle, etc.

Il est même assez difficile de comprendre que le congrès ait pu émettre deux votes désagréables aux députés français : quand d'abord par 17 nations contre 2 on a décidé pour toute la durée du congrès le maintien de la décision de Zurich entendue dans son sens le plus large (c'était admettre les représentants de syndicats ouvriers sans leur demander de profession de foi politique, Deville exigeait précisément le contraire) ; puis une seconde fois quand, sur les protestations des Anglais, et en particulier de Keir Hardie, le congrès a décidé que Jaurès, Millerand, Viviani déposeraient leurs mandats non sur le bureau du congrès et entre les mains de la « famille », mais à la section française régulière.

La section française régulière n'a pas voté une seule fois avec la majorité du congrès, pas une proposition adoptée par la majorité du congrès n'a été adoptée pas elle ; dans toutes les commissions un commissaire français a toujours été ou la minorité à lui seul, ou avec la minorité quand il y en avait une. Il nous paraît inutile de reproduire en entier les résolutions d'un congrès qui se borne à déclarer par exemple : 1° que, sur la question agraire, « il y a lieu de laisser aux différentes nationalités le soin de déterminer les moyens d'action les mieux adaptés à la situation de chaque pays » ; 2° à réclamer le maintien de toutes les nationalités, l'organisation de la nation armée, l'institution de tribunaux arbitraux chargés de régler pacifiquement les conflits entre nations ; 3° sur la question économique, il ne voit pas la possibilité d'une grève générale internationale ; 4° pour l'action politique, « il revendique le suffrage universel de tous les adultes, le scrutin de ballottage, le droit d'initiative et le referendum local et national. »

Il est inutile de dire que, sauf en France et en Angleterre où tous les

mandats ont été validés, tous les socialistes antiparlementaires ont été exclus, parfois avec férocité, comme dans la délégation polonaise où un délégué, parce qu'il n'était pas aussi patriote que les autres, a pu être soupçonné par le congrès d'avoir tenu une conduite louche. Singer, président, a refusé de laisser lire à Vaillant une lettre de Pierre Lavrov qui justifiait complètement le camarade polonais.

Le bureau du congrès s'était fait fort de trouver le moyen d'exclure à jamais antiparlementaires et anarchistes. Il y a très bien réussi. Il s'est conféré la charge de rédiger l'invitation au prochain congrès en faisant exclusivement appel : 1° aux représentants de groupements qui poursuivent la substitution de la propriété et de la production socialistes à la propriété et à la production capitalistes, et qui considèrent l'action législative et parlementaire comme l'un des moyens nécessaires pour arriver à ce but (dans le texte allemand il y a : comme *un* moyen nécessaire...) ; 2° aux organisations purement corporatives qui, bien que ne faisant pas de politique militante, déclarent reconnaître la nécessité de l'action législative et parlementaire. Par conséquent les anarchistes sont exclus. Pour la vérification des mandats, il n'y aura plus de recours que « devant une commission spéciale élue par toutes les nationalités représentées au congrès ». Les puissances balkaniques formeront naturellement la majorité de cette commission. Ajoutons que le prochain congrès aura lieu en Allemagne en 1899.

Seule dans tout le congrès (la Hollande s'étant retirée), la France s'est prononcée contre toutes ces dispositions, elle a même refusé de prendre part au vote et a déclaré se désintéresser de la question.

La Sozial democratie n'a pas moissonné tant de lauriers sans qu'on ait quelque peu protesté contre l'excellence même de sa diplomatie. La plus importante de ces protestations est celle qu'ont fait paraître un certain nombre de Trade's unionistes anglais et de membres de l'Independent Labour Party. Nous protestons, disaient-ils, contre la violation du principe originel de l'ancienne Association internationale des Travailleurs. Nous protestons contre l'exclusion de ceux qui professent des idées révolutionnaires et s'appellent anarchistes communistes ou communistes antiparlementaires et qui, néanmoins, croient en l'action directe des organisations ouvrières pour l'émancipation économique du travail. Par l'exclusion de ces personnes nous sommes d'avis que le congrès a enlevé au mouvement socialiste cette pureté et cette solidarité qui jusqu'à présent formaient son plus grand trait, en établissant un type de socialisme qui doit inévitablement convertir le mouvement socialiste en un simple parti parlementaire de réformes, privé de toute activité révolutionnaire.

En somme, nous ne pouvons mieux terminer qu'en appliquant au congrès de Londres une phrase de K. Marx (*18 Brumaire*, page 77, trad. franç.) « Il avait cette maladie particulière qui, depuis 1848, a sévi sur tout le continent et qu'on appelle le *crétinisme parlementaire* ; cette maladie relègue dans un monde imaginaire ceux qui en sont infectés ; elle leur enlève tout sens, tout souvenir, toute intelligence du monde réel extérieur. »

LÉON REMY

Le Gérant : LÉON FRÉMONT.

Arcis-sur-Aube. — Imprimerie Léon FREMONT, place du Marché-Couvert.

Salle d'armes L. Jeanvois Paris, 1, rue Laffitte
Salle d'armes L. Jeanvois Paris, 1, rue Laffitte
Salle d'armes L. Jeanvois Paris, 1, rue Laffitte



JOURNAL
DES ARTISTES

CATULLE MENDÈS



PARIS, P. OLLENDORFF, éditeur.

L'HOMME-ORCHESTRE

SERONT JOUÉS, LA SAISON PROCHAINE A L'ŒUVRE : EDOUARD II, TRADUIT DE MARLOWE PAR GEORGES EEKHOUD, LES AUBES, PAR EMILE VERHAEREN, ET UBU ROI, PAR ALFRED JARRY. VOICI UN PORTRAIT DE MONSIEUR UBU, PAR SON DRAMATURGE :

